

# C a r n e t s 105

Janvier-février 2017

Directeur de publication : *Charles Nawawi*

Secrétaire de rédaction : *Nicole Martin*

Rédaction : *Colette Bigio*

*Françoise Hubé*

*Françoise Vitou*

Composition : *Guilhem Bleirad*

Page de couverture : *Catherine Schapira*

## SOMMAIRE

*Carnets*, n° 105, janvier-février 2017

### ***La passe***

- Rencontres autour du Collège de la passe le 2 avril 2016 à Bordeaux
  - Exposer, témoigner, *Élise Champon* ..... 9
  - Je ne suis pas un poète mais un poème, *Pascal Saccardi*
  - La passe et le pouème : l'étrou, le vide et le souffle,  
*Marie-Jeanne Sala* ..... 21
- De point en pas, *Vincent Bourseul* ..... 29

### ***Clinique***

- Le jardin des modes, *Guy Lérès* ..... 33
- Discussion ..... 39

### ***Tribune libre***

- « Pas que beau », Conte-rendu de lecture – lettre à un auteur,  
*Fanny Émilie Jeandel* ..... 45
- Saïd et les fantômes. De la ségrégation et ses rapports avec le démenti,  
*Vincent Bourseul* ..... 47
- La disparition de la disparition : démenti ou forclusion, *Solal Rabinovitch* ..... 63
- Note aux auteurs ..... 69



Psychanalyste ... avec Freud et Lacan

Mais pas sans la littérature, la poésie, la musique, la peinture...

Pas sans le corps, le réel....

Ce numéro 105 des *Carnets* en témoigne...

Lire *Un paquebot dans les arbres* nous plonge au cœur d'un réel asphyxiant. Reprendre souffle pour le lecteur s'avère nécessaire pour ne pas lâcher ces personnages dont la vie, la survie, ne tient qu'à un fil, celui d'un amour tenace. Toujours l'effondrement physique et psychique menace.

Se remémorer, écrire et réécrire l'histoire, h et H, les histoires, récits de traumas, récits du silence pour ne pas oublier.

Écrire et témoigner des démentis de l'Histoire.

Mettre à jour les traces et les nommer, sorties des ruines.

« Je ne suis pas un poète, je suis un poème », dit Lacan.

*C'est de ce vécu d'avoir pu toucher d'être un poème dans sa passe que le passant peut écouter des analysants*

*Prendre appui sur le vide... le souffle.*



*La passe*





## *Rencontres autour de la passe le 2 avril 2016 à Bordeaux*

*Élise Champon*

### **Exposer, témoigner**

Qu'est-ce que témoigner, sinon tenter de dire quelque chose d'une vérité, la sienne propre, fût-elle menteuse ? Et qui sait ce qu'en retiendront et en transmettront ceux qui la recueillent ?

Le peintre qui expose son travail l'offre au regard du visiteur sans rien savoir de l'effet produit. On pourrait en dire de même du poète et son lecteur.

Je venais de visiter l'exposition de travaux d'Anselm Kiefer<sup>1</sup> quand nous avons préparé la rencontre d'aujourd'hui. Elle m'avait laissé une forte impression, en particulier un très grand tableau de 2006, un hommage à Paul Celan, des empilements de livres surgissant d'un morne champ enneigé, *Fleurs de cendre*, mais je dirais que j'avais à peine vu le reste. Tout de même, cela m'avait donné envie d'ouvrir les ouvrages de Paul Celan et sa correspondance que je tenais en réserve depuis longtemps dans ma bibliothèque.

En évoquant cette forte impression auprès de l'un d'entre nous qui avait aussi visité l'exposition avec un regard différent et sans doute moins défendu, j'ai pensé à ce qu'il en disait lui, avoir manqué quelque chose. Et j'y suis retournée. Plusieurs fois.

C'est le petit parcours que j'ai été menée à faire en suivant un fil qui s'est imposé à moi (il y en aurait évidemment d'autres), que je vais essayer de raconter, de mon point de vue.

Anselm Kiefer aurait voulu être poète, il est devenu peintre et sculpteur.

Il écrit : « Ma pensée est verticale et l'un des plans était le fascisme. Mais je vois toutes les couches. Dans mes tableaux je raconte des histoires pour montrer ce qu'il y a derrière l'Histoire. »

---

<sup>1</sup> Exposition Anselm Kiefer, Centre Pompidou à Paris, décembre 2015, avril 2016.

Et aussi : « Un travail artistique, c'est ce qui passe à travers moi [...] je ne peux rien faire d'autre que ce qui passe à travers moi<sup>2</sup>. »

Sa pensée est verticale, il se laisse traverser et au croisement, se produit une œuvre.

Il utilise l'art pour questionner une mémoire, « une mémoire sans souvenirs », comme l'écrit un de ses commentateurs. La mémoire de l'Allemagne historique, politique, philosophique, artistique.

Né en 1945 à Donaueschingen dans la Forêt Noire, sous les bombardements des Armées Alliées qui avançaient vers l'est de l'Europe, ses propres souvenirs commencent avec les images de quartiers en ruine dans sa ville natale, et les jeux qu'il inventait en utilisant les briques et les pierres des maisons éventrées.

Dans sa jeunesse, le silence sur les années de guerre règne en Allemagne comme partout en Europe, tournée vers sa reconstruction.

Son œuvre prolifique, variée, démesurée aussi par la taille de certains de ses travaux, trouve, dans un premier temps, sa source dans ce silence et dans les traces ou l'absence de traces d'un monde dévasté. Elle se fonde sur des ruines, et se nourrit d'une question : qu'est-ce qui dans le creuset de la culture allemande, dans ses racines germaniques, a pu produire le désastre de la Seconde Guerre mondiale ?

Il a une vingtaine d'années quand il doit présenter un travail de fin d'études aux Beaux - Arts de Karlsruhe. Il décide de revêtir l'uniforme de son père qui avait été militaire dans la Wehrmacht et réalise une série d'autoportraits photographiques dans différents pays d'Europe. Il tente ainsi, dirait-on, de retrouver quelque chose du passé en entrant dans le personnage. Comment se sent-il dans cet uniforme ? Peut-il s'identifier à ce père-là ? Que pense-t-il ?

Il se photographie exécutant le salut nazi, un salut parodique : face à l'océan immense, mais il a les pieds dans l'eau. Ou bien il se perche sur une table, le salut n'est guère martial, les cheveux sont trop longs, la moustache est celle des jeunes gauchistes de l'époque, l'uniforme est désassorti, fripé.

---

<sup>2</sup> Les citations d'Anselm Kiefer que vous lirez dans ce texte sont extraites de sa Leçon inaugurale au Collège de France, *L'art survivra à ses ruines*, Fayard/Collège de France, 2011, et du catalogue de l'exposition au Centre Pompidou à Paris, 2015.

La performance est refusée à l'unanimité des professeurs, sauf un, un ancien déporté.

Kiefer avait nommé cette performance : « Les Occupations<sup>3</sup> ».

Il y aura encore de ces autoportraits au salut nazi, mais peints.

Une nouvelle période commence : il revisite l'histoire et la culture allemandes, s'intéresse à ses héros de légende, ses philosophes, ses poètes avec la question toujours présente : qu'est-ce qu'il y avait là en germe, qui a pu produire le désastre ? Qu'aurais-je fait moi-même ?

De cette période, sont accrochées sur les murs de l'exposition des toiles de dimensions de plus en plus grandes inspirées des mythes germaniques, on y voit aussi des portraits de penseurs assemblés en guirlandes serpentes, avec leur nom écrit, sur fond de paysages de forêts sombres ou de champs aux couleurs tristes qui semblent gonflés d'humidité, coupés par un chemin qui disparaît au point de fuite.

Il représente aussi son atelier de l'époque, un grenier tout en bois où des flammèches s'échappent du plancher. Et toujours des noms sur la toile et aussi des textes, des citations, d'une écriture sans esthétique, gênante pour le plaisir de l'œil. « Les textes sont des idées, dit-il. Je les emploie afin d'annuler ou de contredire ma peinture [...] car il s'agit de questionner la peinture. »

Et puis, en 1980, Anselm Kiefer rencontre la poésie d'Ingeborg Bachmann et surtout, à ce moment-là, la poésie de Paul Celan. Et en particulier un poème *Todesfuge* (Fugue de mort<sup>4</sup>) dont voici la fin :

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons à midi et le matin te buvons le soir  
nous buvons et buvons  
un homme habite la maison Margarete tes cheveux d'or  
tes cheveux cendre Sulamith il joue avec les serpents

Il crie jouez plus douce la mort la mort est un maître d'Allemagne  
il crie plus sombres les archets et votre fumée montera vers le ciel  
vous aurez une tombe alors dans les nuages où l'on n'est pas serré

Lait noir de l'aube nous te buvons la nuit  
te buvons à midi la mort est un maître d'Allemagne

---

<sup>3</sup> Le mot allemand est *Besetzung*, celui qu'utilise Freud et traduit par « investissement » de la libido.

<sup>4</sup> Paul Celan, *Choix de poèmes réunis par l'auteur*, traduction et présentation de Jean-Pierre Lefebvre, édition bilingue, Poésie/Gallimard, 1998.

nous te buvons le soir et le matin nous buvons et buvons  
la mort est un maître d'Allemagne son œil est bleu  
il t'atteint d'une balle de plomb il ne te manque pas  
un homme habite la maison Margarete tes cheveux d'or  
il lance ses grands chiens sur nous il nous offre une tombe dans le ciel  
il joue avec les serpents et rêve la mort est un maître d'Allemagne

tes cheveux d'or Margarete  
tes cheveux cendre Sulamith

Quand Kiefer lit ce poème, Paul Celan est mort depuis dix ans. Il s'est suicidé en se jetant dans la Seine, à Paris où il vivait depuis vingt ans.

Paul Celan était né à Czernowitz en Bukovine, dans une communauté juive nombreuse où la langue allemande était la langue de la culture. C'est sa mère qui la lui avait transmise. Il parlait aussi la langue commune en Bukovine, le roumain, apprit l'hébreu dans une école choisie par son père, puis le français au lycée et plus tard le russe. Élevé par sa mère dans la culture et la langue allemandes, celle-ci sera sa « langue maternelle ».

Il survécut à deux années en camp de travail pendant la guerre, mais ses parents périrent tous deux en déportation.

Il ne cessera jamais d'écrire ses poèmes en allemand même après avoir émigré en France en 1948 et que le français sera devenu sa « langue familiale<sup>5</sup> ».

Paul Celan écrit *Todesfuge* à Bucarest en 1945, année de la naissance de Kiefer. C'est là aussi qu'il change de nom, Antschel devient Ancel, puis Celan.

« Celan pensait que l'acte poétique était acte d'individuation et qu'il appelait la réciproque dans la lecture. Les mains se serrent deux par deux<sup>6</sup>. » Écrit sans ponctuation, *Todesfuge* oblige le lecteur à faire lui-même un découpage pour trouver un sens au poème, pour en faire une interprétation, ou une autre qui de toute façon ne sera pas conclusive. Paul Celan disloque la langue, « retourne la violence de l'Histoire contre elle », cette langue devenue totalitaire avec le nazisme. Dans ses poèmes, il cerne

---

<sup>5</sup> Paul Celan, Gisèle Celan-Lestrangé, *Correspondance*, La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle, Seuil, 2001.

<sup>6</sup> « Fernand Cambon, Paul Celan ou la passion du réel », Revue *Europe*, n° 861/862, janvier /février 2001. Un numéro consacré à Paul Celan sous la direction de Fernand Cambon.

le réel, l'impossible à dire, il entre par effraction dans « le cristal du monde intérieur ». Il refuse l'image, la représentation, la métaphore.

Pourtant, il dira plus tard que ce poème, *Todesfuge*, est trop transparent, d'un réalisme superficiel, qu'il n'est plus représentatif de son travail.

Peut-être, mais c'est ce poème qui va produire chez Kiefer un déplacement de son questionnement. Qu'a-t-il donc capté dans ce poème qui, de la question de l'origine, le fait bifurquer vers une autre question : de quelle part d'elle-même l'Allemagne s'est-elle amputée en faisant disparaître les Juifs d'Europe ? Comme si la question juive seulement alors, avait pris consistance pour lui.

S'ensuivent, deux séries de tableaux.

Dans l'une, l'histoire et la mémoire allemandes ne sont plus représentées que par des ruines.

L'autre série se divise elle-même en deux thèmes qui s'appuient sur les deux derniers vers du poème :

dein goldenes Haar Margarete  
dein aschenes Haar Sulamith<sup>7</sup>

Une série est consacrée à Margarete, l'autre à Sulamith. Ce sont des paysages, de grands intérieurs voûtés, sombres, tout en pierre. Kiefer écrit sur les uns *dein goldenes Haar Margarete*, sur les autres *dein aschenes Haar Sulamith* ; ou bien les noms, seuls, comme des toponymes. Les tableaux sont vides de personnages.

J'en étais là quand j'ai découvert un livre d'Andrea Lauterwein, *Anselm Kiefer et la poésie de Paul Celan*, dans lequel sont reproduites quelques aquarelles et toiles de petites dimensions qui ont inauguré cette période. Ce sont des portraits en pied de Sulamith qui précèdent les séries dont je viens de parler. Je cite Andrea Lauterwein :

La féminité de cette Sulamith en pied est de toute évidence surdéterminée, voire imposée par le genre du nu. Ses seins sont opulents, ses fesses rondes, les jambes longues avec juste ce qu'il faut de pudeur ; la cascade de longs cheveux noirs recouvre non seulement son visage mais près de la moitié de la composition ; les filets de sang

---

<sup>7</sup> tes cheveux d'or Margarete  
tes cheveux cendre Sulamith

qui naissent sur le buste et les cuisses n'y changeront rien, la connotation première de ces portraits est érotique, et c'est cette connotation qui surdétermine ici la judéité de Sulamith.

Andrea Lauterwein appelle cela un « ratage » de Kiefer qui ne veut plus que ces toiles soient exposées. A-t-il été saisi par ce qui sortait de son pinceau, révélateur d'une imprégnation de préjugés inconscients ?

Dans la série double, la blonde Margarete (la blonde Marguerite de Faust, Marie ?) et Sulamith, la belle épouse juive du *Cantique des Cantiques*, sont devenues des noms de lieux radicalement distincts. Alors que le poème de Celan a pu être instrumentalisé comme poème de réconciliation, Kiefer y lit une séparation irréparable.

Il cherche alors une issue, un dépassement peut-être dans l'intérêt que suscite en lui la mystique juive. Il en retient la notion d'absence de Dieu dans le monde. Dieu, l'infini, le Un, se contracte en lui-même pour laisser naître à l'extérieur de lui le vide à partir duquel il a pu créer le monde. Après lui avoir ainsi permis d'être, Dieu s'est retiré du monde, laissant à l'humanité la tâche de l'achever. Ce qui a pour conséquence la responsabilité de chaque sujet, unique et irremplaçable.

Kiefer retient aussi que pour que le texte garde sa puissance de vie, il est à interpréter encore et encore, que l'interprétation jamais achevée de la lettre évite le danger de l'idéologie.

« Une œuvre d'art peut en détruire une autre [...] chaque courant artistique est né de l'impérieuse volonté de réagir contre l'esthétique prédominante en cours. » écrit-il. Dira-t-on que cela s'applique à son œuvre elle-même qui, fondée au départ sur un questionnement de la mémoire allemande, s'oriente vers l'ésotérisme, l'alchimie, la science, une période ouvrant sur une autre ?

La dernière œuvre présentée à l'exposition date de 2015 : *Mme de Staël : de l'Allemagne*<sup>8</sup>. C'est une installation qui remplit toute une salle : sur le sol, une étendue de sable d'où sortent d'étranges champignons, qu'on retrouve dans l'immense tableau sur le mur du fond, une forêt sombre, enneigée. À côté de chaque champignon, un nom de penseur, de poète d'Allemagne... Au milieu du sable, un lit d'hôpital recouvert de plomb et au pied est écrit le nom d'Ulrike Meinhof<sup>9</sup>.

---

<sup>8</sup> *De l'Allemagne* ouvrage sur les principes du romantisme écrit par Madame de Staël pendant son exil et publié en 1810.

<sup>9</sup> Membre de la Fraction armée rouge. Morte en prison en 1976.

Alors, que suis-je venue dire dans une après-midi consacrée à la passe ?

L'art et la psychanalyse ne sont pas la même chose, bien qu'il arrive qu'on dise que l'exercice de la psychanalyse soit un art...

C'est poussée par une envie de comprendre ce qui m'avait fait si forte impression que je suis retournée voir l'exposition. J'y ai trouvé quelques réponses mais surtout de nouvelles questions. Je dirais que c'est quelque chose de cet ordre qui s'est produit pour Kiefer lorsqu'il a rencontré la poésie de Paul Celan, qui cerne au plus près le réel. Quelque chose est passé du poète vers le peintre, qui fait qu'il y a un avant et un après dans son œuvre. Quoi ? Je laisse la question ouverte. L'artiste seul peut le dire ou le peindre.

Je vais tout de même vous faire part d'une question qui se pose à moi à la fin de ce petit parcours. « Je cherche à rendre visible l'invisible » dit Kiefer. Pour quelle raison, alors que son œuvre multiforme, démesurée parfois jusqu'à construire une ville de tours inhabitables reliées par des ponts et des tunnels souterrains dont il dit qu'elle a fait surgir pour lui le concept du vide, pour quelle raison Kiefer, homme d'images et de représentations peint-il jusqu'à aujourd'hui des tableaux où il convoque Paul Celan, le poète sans images et sans métaphores ? Qu'est-ce qui ne cesserait pas de ne pas passer ?





## La passe et le pouème : l'étrou, le vide et le souffle

Au mois d'octobre 2015, à Paris, le Collège de la passe avait choisi d'inaugurer la première de ses *Rencontres autour de la passe* par la lecture d'un poème d'Yves Bonnefoy « Les planches courbes ».

Dans ce poème, il est question d'un enfant sans nom qui demande à un passeur de lui faire traverser le fleuve. Au cours du passage, l'enfant est juché sur les épaules du passeur, la barque prend l'eau et les jambes du passeur « sentent se dérober tout appui dans les planches courbes. L'esquif ne coule pas, cependant, c'est plutôt comme s'il se dissipait, dans la nuit » écrit Bonnefoy. Comment ne pas penser à mon expérience de passeur et mon impression d'alors, avoir pu trouver appui sur le vide. « C'est sur cette absence de sol que le poème fait fond (c'est sur elle qu'il se fonde)<sup>10</sup> » écrit Paul Celan.

Ce passeur, le poème de Bonnefoy le dit aussi « absent de soi comme il semblait l'être », absenté de sa position de sujet, que nous pourrions traduire dans notre jargon psychanalytique frappé de destitution subjective, position nécessaire à l'entrée dans la passe, pour le passeur comme pour le passant.

À l'instar de l'effet de non-sens créé par ces planches, qui par définition ou étymologie ne peuvent être courbes, le réel qu'elles font passer peut nous permettre d'envisager le passage d'un autre réel, le réel en jeu de sa formation d'analyste — autant dire un impossible savoir sur son désir d'analyste — que le passant fait passer au passeur, qui à son tour le repasse au cartel de passe.

La lecture des « Planches courbes » par le Collège ce jour-là, si elle a pu toucher à la passe, y serait parvenue par le biais d'une performance plutôt que, par exemple, en se faisant métaphore, une métaphore de ce que serait la passe, comme il a pu l'être dit. Faisons confiance à Celan, le poème est anti-métaphorique. Il relève, comme pour le passant, d'un dire performatif et c'est bien sur l'existence, ou pas, d'une performance que le cartel aura à se prononcer, en aucun cas vis-à-vis d'une

---

<sup>10</sup> P. Celan, *Le méridien et autres proses*, trad. J. Launay, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2002.

quelconque compétence à être analyste. Lorsqu'il passe, le poème est la performance même, pas étonnant dans ce cas qu'il puisse entretenir quelque contiguïté avec la passe. Mais qu'est-ce que ce lien entre passe et poésie ? C'est cette question, restée en dépôt depuis, que ce travail se propose de déblayer, un peu.

Pour avancer, allons voir ce que Lacan et, avant lui, Freud ont pu dire de la poésie.

On le sait, Freud s'est beaucoup intéressé au poète et à l'activité poétique. Dans son élaboration du Souvenir-écran, il analyse comment deux fantasmes ont été projetés l'un sur l'autre pour faire surgir un souvenir d'enfance : « ils ont été condensés en un poème » écrit Freud. Lacan est d'accord avec Freud, « le fantasme est aussi bien ce qui donne matière à la poésie<sup>11</sup> ». Mais il pousse un peu plus loin la question, je vous la livre telle qu'elle figure dans la dernière séance du séminaire *L'insu...* :

Pourquoi la psychanalyse oriente-t-elle les gens qui s'y assouplissent, au nom de quoi, vers leurs souvenirs d'enfance ? Pourquoi est-ce qu'ils ne s'orienteraient pas vers l'apparemment à un *pouate*, un *pouate* entre autres, n'importe lequel<sup>12</sup> ?

Dans un écrit non daté et portant la mention rajoutée « À lire après », confié à Jean-Michel Vappereau avec des dessins topologiques, le tout rendu public en 2006 par Artcurial, Lacan y écrit que d'avoir fait la passe, cette passe dont il a pu aussi dire à plusieurs reprises qu'il n'arrêtait pas de la faire en occupant la place de l'analysant dans son enseignement, d'avoir fait la passe, Lacan écrit qu'il aurait dit ce poème :

Comme je suis « né » poème et papouète, je dirai que le plus court étant le meilleur, il se dit : « Être où ? » Ce qui s'écrit de plus d'une façon, à l'occasion : étrou. Le refuser pour que l'étrou vaille..., tient le coup quoiqu'en suspens.

C'est un poème signé : Là-quand..., parce que ça a l'air d'y répondre, naturel ment.

J'aurais avancé ça, si la passe, je m'y étais risqué. Mais je suis trop vieil analyste pour que ça serve. Y ajouter à quiconque serait déplacé. »

Le texte continue encore quelques lignes mais j'interromps ici sa lecture pour livrer quelques remarques :

---

<sup>11</sup> J. Lacan, *Le moment de conclave*, séance du 20 décembre 1977, séminaire inédit.

<sup>12</sup> J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séance du 17 mai 1977, séminaire inédit.

- Ce que Lacan aurait avancé s'il avait fait la passe, il l'écrit d'emblée, deux phrases entre guillemets, c'est-à-dire que Lacan se cite du dire qu'il aurait dit d'avoir fait la passe, soit son poème.

- Lacan se dit né poème et pas poète, qu'il écrit « papouète ». Quel est cet écart qu'il introduit ici entre le poète et le poème ? Aussi vrai que sans analysant il n'y a pas d'analyste, sans poème pas de poète, est-ce sur l'absence de sujet que Lacan veut mettre l'accent ? Rapprochons-nous de la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », écrite en mai 1976 où, après avoir asséné que « nommer quelqu'un analyste, personne ne peut le faire<sup>13</sup> », Freud compris, Lacan répond à celui qui lui disait que psychanalyste, il l'était, lui Lacan, « né » : « Je répudie ce certificat : je ne suis pas un poète mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être sujet. » L'air d'être sujet fait ressortir que sujet, probablement, là il n'y en a pas. Le poème, détaché de son auteur, figurerait-il mieux que le poète, un sujet absenté ?

Pas de sujet, peut-être, mais une signature, un nom avec lequel signer le poème, celui de Lacan écrit par lui Là-quand, soit deux adverbes qui disent le spatio-temporel, son nom propre réduit au nom le plus commun, Lacan n'en est pas à son premier essai (que l'on songe à jaclaque han). « [...] un poème signé : Là-quand..., parce que ça a l'air d'y répondre, naturel ment. » Naturellement, l'adverbe toujours ment et cette passe que Lacan se garde bien d'imposer à tous, il la laisse, dit-il, « à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse<sup>14</sup> ».

- Lacan se disant « papouète » fait certainement référence au pouète de Papouasie qu'est Léon-Paul Fargue, dont il mentionne le nom au cours de ses séminaires et c'est vraisemblablement à son quatrain publié en 1930 auquel Lacan se réfère :

Au pays de Papouasie  
J'ai caressé la Pouasie...  
La grâce que je vous souhaite  
C'est de n'être pas Papouète.

---

<sup>13</sup> J. Lacan, « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 573.

- Lacan fait équivoquer « être où ? » avec « étrou » puis « l'étrou...vaille ». On les entend bruïsser autour du trou.

« Être où ? » sonne comme une question topologique.

La condensation d' « être où ? » en « étrou » crée un effet de non-sens. Serait-ce le signifiant nouveau à inventer que Lacan appelle de ses vœux dans *L'Insu*, « un signifiant par exemple qui n'aurait, comme le Réel, aucune espèce de sens<sup>15</sup> » ?

Changer une lettre de « l'étrou », le u en n, fait apparaître l'objet *a* et la position de déchet que saura occuper pour l'analysant, l'analyste parvenu à ce point.

Quant à « l'étrou...vaille », la trouvaille c'est la découverte (celle du réel entr'aperçu dans la passe), l'illumination (l'éclair), l'invention (du signifiant nouveau), la nouveauté (de ce signifiant à inventer, nouveau de ne pas avoir été reçu, mémorisé par l'enfant dit Lacan). Autant de synonymes qui font résonner la passe et ce trouvailleux qu'est le passant.

Michel Bousseyroux qui s'est penché sur le texte du poème-passe de Lacan, en livre une jolie formule : « le passant est celui qui passe par l'étrou et qui, d'avoir fait passer son nom par l'étrou, peut être nommé AE : analyste de l'étrou<sup>16</sup>. »

Dans le séminaire tenu en 1976-77, *L'Insu-que-sait-de-l'une-bévue-s'aile-à-mourre*, Lacan invite les psychanalystes à prendre de la graine de *L'écriture poétique chinoise*, le livre que vient de publier François Cheng qui n'a pas manqué d'adresser un exemplaire à celui qu'il évoquera comme un maître. En retour, Lacan lui écrit « Je le dis : désormais, tout langage analytique doit être poétique<sup>17</sup>. » Dans ce séminaire, Lacan rapproche psychanalyse et poésie, pas plus escroquerie l'une que l'autre, dit-il, la poésie de se fonder précisément sur cette ambiguïté qu'il appelle le sens double<sup>18</sup> et grâce à quoi il devient possible de faire sonner autre chose que le sens qui tamponne ; pour le

---

<sup>15</sup> J. Lacan, *L'insu...*, op. cit., séance du 17 mai 1977.

<sup>16</sup> M. Bousseyroux, *Au risque de la topologie et de la poésie*, Toulouse, Érès coll. Point hors ligne, 2011, page 322.

<sup>17</sup> Évoqué par F. Cheng dans une interview réalisée par Judith Miller et publiée dans *L'Âne*, n° 48, oct-déc. 1991.

<sup>18</sup> J. Lacan, *L'insu...*, op. cit., 15 mars 1977.

psychanalyste via l'interprétation, pour le poète en faisant s'absenter le sens qu'il remplacera par la signification qui n'est autre qu'un mot vide<sup>19</sup>.

L'année qui suit ce séminaire, au cours d'une journée de juin 1978, Lacan invite Cheng, qu'il n'a pas revu depuis longtemps, dans sa maison de campagne. Ils passeront leur journée à discuter d'un célèbre poème chinois du VIII<sup>e</sup> siècle, « Le pavillon de la grue jaune ». Lacan questionne longuement Cheng sur la façon dont les poètes chinois utilisent le vide dans leur poésie. L'explication de F. Cheng peut se lire dans son livre, il y analyse entre autres choses comment la poétique chinoise joue de l'opposition entre les mots pleins et les mots vides. Les mots pleins sont les substantifs et les verbes et les mots vides sont des mots-outils qui indiquent des relations (pronoms personnels, adverbes, prépositions, conjonctions, mots de comparaison, particules, etc.) Si l'on prend l'exemple de notre ancien télégramme « Arrivée Paris demain train 8 heures », il se comprend tout à fait sans les mots vides alors que ces mots vides de la phrase n'auraient, à eux seuls, aucun sens.

Le poète chinois, en utilisant spécifiquement l'emploi de mots vides, qu'il réduit ou bien supprime, ou encore substitue à un mot plein, fait intervenir, dans la structure même du langage poétique un Vide suprême appelé le Vide médian. Grâce au Vide médian qui s'interpose entre les mots, la poésie trouve une voie qui se dégage du plein du sens et du vide de la signification. Ainsi écrit Cheng, est « introduit dans la langue le vrai vide, mû par le souffle médian. [...] Ce vide est le lieu par excellence où se multiplie le sens<sup>20</sup>. » Pour illustrer le Vide médian, Cheng cite le cas du fleuve qui s'écoule, inexorable comme le temps. L'apparente inflexibilité de cet état des choses peut être rompue si l'on fait intervenir le Vide médian sous la forme du nuage qui résulte de la condensation de l'eau évaporée du fleuve et qui va permettre de l'alimenter à nouveau sous forme de pluie.

Tels les poèmes des Tang qui appellent le souffle du Vide médian pour « trans-écrire », comme l'écrit Cheng, l'indicible des choses, le réel de l'acte analytique, impossible à dire, à écrire et à décrire, ne nécessite-t-il pas un tel vide dont le souffle propulsera le dire du passant à travers les chicanes du dispositif de passe ? Le dispositif de passe inventé par Lacan pour subvertir la formation des analystes dans les Sociétés existantes est aussi ternaire que peut l'être la pensée Taoïste de composer avec le Yin, le

---

<sup>19</sup> J. Lacan, *L'Insu...*, op. cit., 15 mars 1977.

<sup>20</sup> F. Cheng, *L'écriture poétique chinoise*, Paris, Seuil, 1996, p. 37.

Yang et le Vide médian. Sans le souffle de ce dernier, le Yin et le Yang se trouveraient dans une relation purement duelle, « une relation d'opposition stérile et irréconciliable<sup>21</sup> ».

Le poème est donc mû par le vide qui permet plusieurs sens. Mais, ajoute Lacan, la poésie n'est pas seulement effet de sens, sinon les signifiants qui représentent le sujet pour un autre signifiant se boucheraient tout de suite et resteraient en impasse insiste-t-il, c'est pourquoi, « la poésie est aussi bien effet de trou<sup>22</sup> » dit-il, toujours dans *L'Insu*.

Le trou n'est pas le vide, ne serait-ce que parce qu'un trou peut être plein et même intensément comme en attestent les trous noirs. Si le vide peut laisser passer plusieurs sens, le sens double, le sens, lui, viendrait plutôt obturer le trou ; ce qui ne boucherait pas le trou serait plutôt de l'ordre du non-sens.

Aux côtés du « je suis né poème » du poème-passe de Lacan est venu faire écho de manière assez inattendue « je suis né troué », le poème d'Henri Michaux, issu de son carnet de voyage *Ecuador* qu'il publie en 1929. Michaux y évoque à la fois le vide, le trou et aussi bien le souffle du vent. En voici quelques extraits, le poème commence ainsi :

Il souffle un vent terrible.  
Ce n'est qu'un petit trou dans ma poitrine,  
Mais il y souffle un vent terrible...  
.../...  
Et c'est ma vie, ma vie par le vide.  
S'il disparaît, ce vide, je me cherche, je m'affole et c'est encore pis.  
Je me suis bâti sur une colonne absente.  
.../...  
Quoique ce trou soit profond, il n'a aucune forme.  
Les mots ne le trouvent pas,  
Barbotent autour.

Cette dernière strophe pourrait être une définition de l'*Urverdrängt*, de ce trou dans le trou (du symbolique) qu'est le refoulé originaire et qui va aspirer les refoulements dits secondaires par Freud, ces refoulements de tous les jours, ou bien, version Lacan, attirer à lui les signifiants, les S2, aussi appelés le savoir inconscient, un savoir qui ne se

---

<sup>21</sup> *L'Âne*, n° 48, op. cit.

<sup>22</sup> J. Lacan, *L'insu...*, op. cit., séance du 17 mai 1977.

sait pas (qu'il sait). Car le trou en psychanalyse porte un nom, c'est la Chose même découverte par Freud, l'inconscient. Le trou jamais levé, comme tous les trous, comporte des bords, les signifiants y barbotent autour, satellisés par le trou, ces S2 refoulés originairement pour que d'autres signifiants, les S1, puissent représenter le sujet.

Il arrive quelques fois que ce trou sans fond laisse s'échapper des choses. Des signifiants nouveaux, hors sens, comme le réel où ils reparaissent ? La procédure de la passe peut proposer l'abri où laisser filer cet inouï.





## **De point en pas**

Les récents travaux du Collège de la passe m'ont, depuis la première séance de ce Collège-ci, mis au travail singulièrement par l'interpellation qui en a résulté. Je me souviens qu'une métaphore de la traversée eut trouvé forme, à cette occasion, sous les traits charpentés d'un géant passeur de rivière. Je sens encore mon irritation d'alors, assez prodigieuse, à l'écoute de cette référence et proposition. Il m'aura fallu du temps pour en décoder quelques bribes. Premier point. Sur le vif, j'en étais reparti, de cette séance, en pensant que le passeur pourrait bien mieux être un nain, et non un géant, pour penser, en vain, ma réaction face à cette perspective faisant du passeur une surface si grande pour porter assez haut, et assez fort, le témoignage du passant d'une rive à l'autre. Un géant fait bien grande surface, m'étais-je proposé, pour rire un peu sans pouvoir me dérider. Le passeur je le voyais plutôt comme un nain que le passant verrait comme un géant, de l'investir tant de son témoignage à lui confié. C'est que j'avais accepté d'être celui-là qui recueille le témoignage d'un passant. Cette expérience reconduite, terminée, alors ne l'était pas tant que ça. Refusant le gigantisme de l'affaire, qui moins que la grandeur en traduit bien la conséquente consistance et les conséquences consistantes, j'en étais à préférer le rapetissement. Mais point d'Alice sur ma route avec ses biscuits réducteurs de taille. Point de Lapin Blanc pour me guider. La chute, rien que la chute aventureuse, au temps dilaté, de l'entrée du terrier jusqu'à la petite salle et sa petite porte. Non, et non ! Le passeur ne pouvait pas être une si grande affaire, bien que prétexte à nombre d'affaires institutionnelles dans l'histoire du mouvement psychanalytique. Point de Reine de Cœur non plus, mais l'analyste et rien d'autre, puis l'analyse et quelques autres. Je commençais de savoir ce qu'il en était pour moi d'avoir fait le passeur, et je m'efforçais d'y adjoindre un « ...mais quand même », pour éloigner l'épreuve d'en sortir, par la petite ou la grande porte, d'avoir ou non à en savoir quelques choses. Organiser le démenti demande de l'énergie, et de la force. En faire les frais, et s'en remettre, invite à l'usage d'une force colossale éprouvée petitement, depuis la miniature du passeur éclipsé par la passe et sa drôle de consistance, invité à éprouver la matière de l'absence, celle des récits des passants, puis la sienne propre mise au

jour dans l'après-coup des procédures menées à leur terme. Il m'aura fallu connaître cela pour sortir du chapeau en laissant la porte entrouverte. Son impossible fermeture empêche ou rend caduc tout claquement théâtral de la lourde. Point de boulevard sur cette scène-là, mais le léger battement de cils d'un nouveau regard porté peu après où le gond de la passe partage les pas de celui/celle qui s'y avance, sur le petit chemin. Un pas qui fait point à ce qui insiste. Une rive qui ne se distingue pas de celle qui la regarderait d'en face. Premier pas. La traversée ne fait pas que tracer la voie filante depuis la brèche d'où s'éclaire en un temps l'étendue d'un espace. La traversée fomenté du même trait le repiquage du point qui fait pas, en y doublant la maille pour que rien ne file. Que la maille ne file pas en ce point assure du pas dans l'empreinte duquel un poinçon s'y laissera voir, lire par d'autres. Ceci semble si sûr que c'en est presque bête de l'écrire. M'y aventurerai-je plus avant pour autant ? Ça reste à voir. Je n'ai jamais aimé les manèges de la fête foraine, jamais. Trop de retournements et de vertiges... si j'avais su. Le Grand-Huit on sait quand ça s'arrête, même si l'on pense qu'on n'en verra pas la fin. De la passe, par quelques bords et bouts qu'elle s'aborde se révèle être plutôt 1- un retournement : de voir, d'apercevoir que ça s'arrête, l'on pense à sa propre fin ; 2- un déport : de ne plus rien voir, l'on finit par s'arrêter pour repérer ce nouveau lieu. Est-il en face ? Non pas. La traversée n'engage pas la rectitude, mais supplie que de travers l'on conduise des pas dans ce nouvel espace. Traverser impose qu'un aller vers se laisse voir pour qu'apparaisse la traverse qui en aura été, pour peu qu'elle s'offre à l'observation, nécessaire à ce que la chute s'éprouve. Le vertige indique que la perspective a changé, qu'une dimension emplit de vide et de quelques riens se présente d'être gouttée pour chaque grain qui la fait, par chaque pore, jusqu'à l'apaisement du corps et de l'âme, pour sortir du battement tapageur de l'oscillation surgissant entre la mort et la folie.

Paris, le 7 février 2017

*Clinique*



Guy Lérès

## Le jardin des modes<sup>1</sup>

L'énoncé de notre thème de travail pour aujourd'hui m'a causé quelque surprise. S'agissait-il d'une question empreinte de pragmatisme? Comme j'en rejetais la confirmation je m'attachais à ce que « mode » pouvait bien recouvrir.

Mes dictionnaires me rappelèrent que le substantif mode est régi par les deux genres. Le féminin se connote d'éphémère tandis que le masculin est plus substantiel. Quant à leurs pluriels, ils ne permettaient de les distinguer que par effet de contexte.

Des deux genres je retenais d'une part une façon particulière de faire. Celle qui dit que notre pratique nous peut être reprochée comme « à la mode de Lacan ». Mais aussi, de l'autre, empruntée à la musique ou à la logique pour aller jusqu'au modal. Ceci m'inclinait à penser que ces modes d'intervention pouvaient se distinguer entre explicites et implicites.

J'appellerai explicites ceux qui sont dus à des interventions actives de la part de l'analyste.

Seraient implicites, celles qui dépendraient plus directement de la structure. L'analyste serait alors davantage dans une position d'accompagnement, comme le célèbre cavalier de Freud.

Permettez-moi de vous rappeler ce retour de Lacan à la structure lors de la deuxième leçon du séminaire *D'un Autre à l'autre*<sup>2</sup>.

« La structure est à prendre au sens où c'est le plus réel, où c'est le réel même. » Un peu plus loin : « ça se détermine en général par convergence vers une impossibilité. »

C'est cette convergence qui permet de cerner un réel.

Et la structure permet « de figurer certaines connexions, qui ne peuvent pas s'imaginer, mais peuvent parfaitement s'écrire ». Et donc la logique discursive.

J'évoquerai deux exemples qui, pour être empreints de passivité, suivent la direction de la cure.

---

<sup>1</sup> Texte prononcé le 19 juin 2016 dans le cadre d'une demi-journée clinique de l'EpSF.

<sup>2</sup> J. Lacan, Séminaire XVII, *D'un Autre à l'autre*, 1968-69, Seuil, Paris, 2006, p. 30.

Pour être audible, je ne proposerai que la définition du TLF<sup>3</sup> pour qui le modal se spécifie de « ce qui ne concerne ni le sujet ni le prédicat mais la forme même de la relation ». Les termes ne sont pas tout à fait les nôtres mais ce qui me semble important d'en retenir c'est qu'on peut reconnaître comme modal la logique qui ordonne les relations entre les places entraînant ceux qui pourraient les habiter.

C'est à partir de cette logique que je voudrais maintenant vous indiquer deux exemples de direction que donne la cure. Le mode d'intervention de l'analyste sera alors « en creux ». Il s'agira d'abord pour lui de ne pas gêner la dynamique de la structure. Je ne vous inciterai pas à une nouvelle théorie non directive, simplement vous inviter à prendre en compte la relation imposée par le discours.

Les interventions les plus actives doivent aussi en tenir compte car ce sont elles qui prêtent à la cure sa direction et sa seule chance de cerner un réel.

### *Hystérisation*

Lacan utilisa le terme d'intervention de l'analyste lors de la leçon du 17 décembre 1969. Il en précisa le champ « une fois l'expérience instituée dans ses limites<sup>4</sup>. » Limites qu'il définit un peu plus loin : « Ce que l'analyste institue comme expérience analytique peut se dire simplement — c'est l'hystérisation du discours<sup>5</sup>. » Et de poursuivre « Autrement dit, c'est l'introduction structurelle, par des conditions d'artifices, du discours de l'hystérique<sup>6</sup>. »

Cela nécessite, de la part de celui qui n'était alors qu'un consulté, un mode d'intervention particulier. Il accepte d'être déplacé d'un discours à l'autre, d'une place où il était semblant de maître à celle où il est semblant d'objet. Surtout, il n'est plus alors dans la même relation au savoir. Il y est maintenant supposé.

Ceci est indépendant d'un pouvoir quelconque mais un pur jeu de structure. C'est ce que Lacan entendait par « introduction structurelle », effet de l'organisation discursive sur ceux qu'elle héberge. En ceci le terme

---

<sup>3</sup> T.L.F. (Trésor de la Langue Française), Vol. 11, p. 915.

<sup>4</sup> J. Lacan, Séminaire XVI, *L'Envers de la psychanalyse*, 1969-70, Paris, Seuil, 1991, p. 35.

<sup>5</sup> *Ibidem*.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 35-36.

de « conditions d'artifice » vise la logique et dégage de toute malignité les protagonistes. Ils sont simplement « embarqués ».

Toutes ces références et ces précautions pour m'autoriser à entrer dans le vif du sujet. Il s'agira de ce qui se produit lors des changements de discours et des traces que cela laisse.

Celui qui n'est pas encore l'analyste est déjà ce « symbole d'autorité<sup>7</sup> » tel que Lacan le décrivait en 1953. Y rester suffirait aux psychothérapies. Pour entamer ce qui pourra être une analyse, il faudra virer à un autre discours. Le virage change les relations entre les places de façon modale. Il convient de compléter ces précisions par une autre qui est souvent oubliée.

Si nous caractérisons un discours de nous centrer sur ce qui est sa dominante, il y a le discours de l'analyste, et cela ne se confond pas avec le discours psychanalytique, avec le discours tenu effectivement dans l'expérience analytique<sup>8</sup>.

Voici qui est extrêmement précis. Lacan nous a dit que l'expérience se déroule à partir du discours hystérique mais pas sans le discours de l'analyste. À la relation d'un discours à l'autre sera complété, à partir du 19 décembre 1972<sup>9</sup>, le franchissement d'un discours à l'autre. Ce passage par le discours de l'hystérique sera ce qui va permettre à l'analysant de rencontrer « [...] que le langage dérape sur l'ampleur de ce que [l'hystérique] peut ouvrir, comme femme, sur la jouissance ».

Or l'analyse ouvre à cette expérience féminine certes, mais y est embarqué aussi bien le masculin. Et la règle freudienne d'association dite libre participe au voyage avec son corollaire de l'attention flottante. L'hystérisé aura abandonné un discours pour suivre son sujet dans un autre dont il ne connaît pas l'aboutissant. Là aussi est l'artifice, qui emmène le presque-analysant à supposer un savoir à celui ou celle qui l'accompagne.

Celui-ci est mis en position d'user, souvent sans le savoir, d'un « mode d'intervention » que j'ai appelé passif, mais qui ne saurait s'effectuer sans sa présence réelle (en corps) pour peu qu'il ait renoncé aux charmes de la position de maître. Aussi lorsque Lacan nous disait que les résistances à l'analyse sont d'abord celles de celui qui devrait être en position d'analyste elles peuvent commencer dès cette propédeutique à l'analyse.

---

<sup>7</sup> J. Lacan, « Symbolique, Imaginaire, Réel », inédit.

<sup>8</sup> J. Lacan, Séminaire XVI, *L'envers de la psychanalyse*, op. cit.

<sup>9</sup> J. Lacan, Séminaire XX, *Encore 1972-73*, Paris, Seuil, 1975, p. 20-21.

Ce qui peut s'écrire comme le passage d'un discours à celui de l'hystérique après quelques tours n'a cependant rien d'abstrait et peut se décrire cliniquement. Il suffirait d'être attentif à la transformation de la plainte, à la considération de sa participation active, à la perpétuation de ce dont il se plaint par celui qui devient l'analysant.

Ce passage d'un discours quelconque, y compris hystérique, à ce que j'appellerai, le discours hystérique actif, se produit après quelque tours comme a pu l'exprimer Lacan en 1953 déjà lors de sa conférence « Symbolique, Imaginaire, Réel ». Ce passage est nécessaire à faire du consulté un analyste et pourra rendre actif le discours de l'analyste.

### *La marque de a*

Ce mouvement discursif va se compléter le 19 décembre 1972. À ce passage d'un discours à l'autre Lacan a pu dire « qu'il faut dresser l'oreille à la mise à l'épreuve de cette vérité qu'il y a l'émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à l'autre<sup>10</sup> ».

Cette émergence est accompagnée par cet effet de structure que l'on reconnaît comme l'amour. Le transfert se greffera sur ce surgeon. Ce sera la présence réelle de l'analyste qui lui prêtera forme mais non sa personne, à condition que le praticien n'y résiste pas. « Dresser l'oreille », n'est-ce pas dire que cela s'entend, l'oreille n'est-elle pas, dit-on, l'outil du psychanalyste ?

Voilà en tout cas ce qui permet de donner un peu de chair à ce fameux objet *a* qui semble tant effrayer et que Lacan a eu le génie d'écrire et du coup de le rendre lisible et par là maniable, et intégralement transmissible. « Dresser l'oreille » dit Lacan. Cela ne nécessite en rien de comprendre mais d'être en alerte pour repérer ce passage et la direction pulsionnelle qu'il indique, car c'est la « cure » qui dirige.

Et chaque fois qu'ainsi l'objet *a* passe sur la place dominante il laisse une trace articulable du semblant comme signifiant. C'est sur cette référence au passage sur une place et le dépôt que cela y laisse, comme dans un « godet » a pu dire Lacan.

J'en appellerai pour justifier ce qui pourrait paraître pour une acrobatie logique, le jeu sur la dominante que Lacan nous exposait dans *L'Envers de la psychanalyse*<sup>11</sup>. Je le résumerai ainsi :

---

<sup>10</sup> J. Lacan, *Encore*, *op cit.*, p. 20-21.

<sup>11</sup> J. Lacan, *L'Envers de la psychanalyse*, *op. cit.*, Leçon du 14 janvier 1970, p.48.

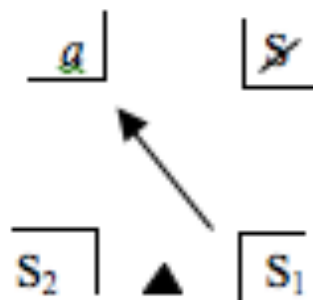


S'il est loisible de reconnaître que « la loi » peut s'écrire du S1 en dominante du discours du maître et qu'en même place du discours de l'hystérique, peut s'exprimer le symptôme. Alors peut se retrouver « la loi mise en question comme symptôme ». Il y a donc en ce passage d'un discours à l'autre une marque, une trace laissée comme une mémoire. L'intervention de l'analyste serait alors de confirmer, de conforter la marque cicatricielle dans le respect de la direction de la cure. En ceci, chaque tour décrit lors de la conférence de 1953 est confirmé dans son anticipation mais ce qui est ajouté ici est l'effet de dévoilement progressif que ce mouvement discursif peut apporter.

S'il est impossible de s'installer dans le discours de l'analyste, supporter ce passage à partir de l'hystérisation est une « intervention ». Elle permet, par l'inscription de cet « impossible » particulier de rappeler son soutien discursif « l'impuissance » qui devient l'outil même de l'analyste.

#### *Et pour conclure*

En fait ces modes d'intervention, qui semblent passifs, jouent avec l'impuissance propre à chaque discours.



En installant son objet en dominante, l'analysant instaure le savoir inconscient en vérité et le détache du signifiant maître, qui va participer à l'inscription d'un plus-de-jouir, articulable du semblant comme signifiant.

C'est d'assumer son impuissance qui permet à l'analyste ce tour de passe-passe. Et c'est ce qu'il devrait savoir en acceptant d'être disposé en agent de cette illusion nécessaire. Le refus de ce savoir n'est-il pas une cause fréquente des résistances de l'analyste durant la cure comme dans son devoir de transmission.

Lacan y a insisté en ces termes : « [...] le savoir de l'impuissance voilà ce que le psychanalyste pourrait véhiculer<sup>12</sup>. »

<sup>12</sup> J. Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, 4 novembre 1971, « je parle aux murs », p. 40.

Cette impuissance trouve sa formule dans la logique discursive qui est le fondement de tout mode d'intervention psychanalytique qui permet à un savoir de s'inscrire pour demi en vérité.

Ai-je su éveiller votre curiosité sur cet outil que nous aura transmis Lacan ?

Ce n'est pas le seul. J'y ajouterai la topologie et les formules de la sexuation. Et rien ne nous empêche d'en découvrir d'autres au-delà de son enseignement.

Ce n'est que par ces voies que nous pourrons élaborer une clinique nouvelle, seule réplique aux discours serfs de l'économie libérale, seule à donner à la psychanalyse sa place dans la culture au regard de la science. La psychanalyse dessinerait alors, selon le vœu de Lacan, un jardin à la française et les discours en seraient le jardin des modes.

## Discussion<sup>1</sup>

*Hubert de Novion* : une clinique nouvelle que veux-tu dire par là ? Que nous promets-tu par là ?

*Guy Lérès* : ce que je veux dire... d'une manière abrégée peut-être... se servir de la lettre et de la logique pour tenter de cerner ce que nous fabriquons avec un patient me paraît beaucoup plus important et permet beaucoup plus d'avancées que le fait de ce qu'on fait d'habitude à savoir les cas. Pour moi un cas ça fait jamais preuve ; un cas c'est toujours une fiction... ...si on ne rétablit pas la chose en termes, Freud aurait dit « scientifiques », moi pour le moment je dis simplement logiques, ça n'avance rien ; si ça avance à quelque chose, ça avance à faire figure publicitaire pour quelque chose qui n'est pas du tout la psychanalyse.

*Françoise Bresch* : ça m'amène tout de suite à m'interroger sur l'analyse de l'analyste... ça me met tout de suite à me poser, enfin à penser à l'analyse de l'analyste ; ce qui amène aussi aux questions de la passe c'est pas le sujet aujourd'hui... Que l'analyste désigne à un moment des passeurs... enfin bon, c'est pas le sujet... moi je m'en vais du côté de l'analyse, du côté de l'analyse de l'analyste qui reçoit des patients et de ces passages de structures qui sont peut-être une autre manière de penser.

*Guy Lérès* : tu peux préciser ce passage ? La figure du discours est la même, la structure du discours elle est la même.

*Françoise Bresch* : oui mais enfin... encore faut-il y être à cet endroit.

*Quelqu'une dans la salle* : qu'est-ce que tu veux dire : y être à cet endroit ?

*Guy Lérès* : peut-être qu'il y a une question complémentaire au truc non ? ...l'analyse de l'analyste... ça c'est un sacré problème... Il y a où ça l'a amené lui... Ok... mais peut-être me bercerai-je d'illusions... mais je suis pas du tout sûr que celui qui est mis en position d'analyste par son patient... c'est-à-dire c'est pas le contraire, je parlais de la position

---

<sup>1</sup> Cette discussion a été transcrite par Françoise Hubé. Nous avons souhaité conserver le caractère oral.

magistrale dont Lacan parlait en 53, celui qui s'installe, qui est sûr, qui dit « j'm'installe » et dit « je suis analyste », est-ce qu'il est en position d'écouter quiconque ?... ça c'est un vrai problème mais... j'ai un peu d'optimisme, je pense que... c'est pas du tout impossible que l'analyste fasse des progrès (rires) et que, et à force en effet de subir le ressac de ceux qui viennent et peut-être ce genre de réunion, qui sait, eh bien il se pose des questions et il se rend compte que c'est pas tout à fait ce qu'il fait qu'il faudrait qu'il fasse... C'est-à-dire que l'analyste n'est peut-être pas incurable !

*Solal Rabinovitch* : oui ça appelle une précision parce qu'il y a quelque chose que j'ai pas bien suivi... quand tu dis de l'objet, l'une des choses qui se passe et que l'analyste a à sa charge, qu'il fasse en sorte que l'objet *a* soit en position dominante, c'est ce que tu as dit, que la marque du changement de discours..., le discours de l'analyste, alors tu as dit quelque chose... qu'il laissait dans ce passage-là, dans le changement de place de l'objet *a* à la place dominante, qu'il laisse des traces... j'ai entendu que tu as parlé de traces de semblant... ensuite des traces de réel pulsionnel, dépôts de réel pulsionnel... je sais pas bien...

*Guy Lérès* : oui... oui... je sais pas si je vais y arriver... Mais le problème c'est de passer... du sujet en position dominante du discours de l'hystérique... et... moi ce qui me paraît très important aussi c'est si on prend les choses comme ça... le discours de l'analyste c'est une question de scansion ; c'est en ça qu'il y a une possibilité pour l'analyste d'opérer quelque chose à ce moment-là... c'est ce que j'essayais de dire tout à l'heure c'est qu'on ne s'installe pas dans le discours de l'analyste... dans une cure... c'est une sorte de légende qu'il y aurait le discours de l'analyste... ça y est... l'analyste c'est le discours de l'analyste... pas du tout... l'analyste c'est d'abord l'hystérisation et ensuite le passage sur la place dominante de *a*... ça peut être à la suite d'une intervention directe de l'analyste, par exemple une interprétation pourquoi pas, ça peut être sur le récit d'un rêve, ça peut être sur des tas de choses possibles...

À ce moment-là qu'est-ce qui se passe ? Il se passe que *a* laisse un dépôt sur le discours de l'hystérique.

*Solal Rabinovitch* : sur le discours qu'il quitte.

*Guy Lérès* : sur lequel il est passé et qu'il quitte du coup, voilà.

*Solal Rabinovitch* : qu'il quitte ?

*Guy Lérès* : C'est à ce niveau-là qu'il est possible de donner quelque chose, un sens à la scansion... je suis sûr qu'on ne réussit pas à tous les coups... mais c'est à ce moment-là que le semblant peut recueillir un signifiant. Est-ce que j'ai répondu à ta question ?

Moi ça me paraît à la fois... simple... et en effet c'est très compliqué... c'est très compliqué à expliquer... je peux recommencer... On a le temps !...

Tu as compris l'histoire par rapport à la loi qui fait qu'on peut dire parce que à ce moment-là c'est la loi comme symptôme... c'est-à-dire qu'il y a en effet un dépôt qui permet de dire que finalement le discours de l'hystérique est passé sur le discours du maître et a laissé un dépôt qui fait que la loi peut être considérée aussi comme un symptôme... Et bien si c'est l'objet *a* qui passe en dominante dans le discours par rapport au discours de l'hystérique il laisse quelque chose de l'ordre d'un réel pulsionnel qui n'a pas de sens en soi mais qui peut être scandé par l'analyste ou par l'analysant par un signifiant, c'est ça.

*Solal Rabinovitch* : ah oui...

*Guy Lérès* : c'est ça ...voilà !

*Gilbert Hubé* : oui... je suis à peu près sur la même question que Solal... Est-ce que le passage de petit *a* en place dominante laisse une trace de signifiant, c'est ça ?

*Guy Lérès* : non ce n'est pas une trace de signifiant puisqu'il laisse une trace qui sera hors sens... par contre qui peut être scandé par un signifiant, c'est-à-dire que la place... c'est d'ailleurs ça qui permet de dire que cette place dominante c'est aussi la place du semblant.

*Gilbert Hubé* : alors ce qui m'était venu là comme ça en entendant ce que tu disais... c'est le travail que Lacan fait dans *Les quatre concepts* quand il parle de la répétition pour distinguer la répétition du réel, le trou qui fait cause, et la répétition du côté du signifiant...

*Guy Lérès* : c'est dire la même chose que ce que je viens de dire, à mon avis, de façon beaucoup plus difficile encore...  
Encore des questions... ?

*Philippe Bagarry* : non, j'ai été troublé par le fait que tu insistes sur la présence réelle du corps de l'analyste... ça pose question parce qu'il m'est arrivé de suivre des gens qui sont en Guyane... j'ai un coup de téléphone tous les 15 jours, quelqu'un qui téléphone de temps en temps il vient à Paris... il s'allonge sur mon divan mais... Ça pose vraiment question...

*Guy Lérès* : de temps en temps suffit...

*Philippe Bagarry* : c'est la posture qui est là en jeu, et en même temps je suis très ennuyé, il y a des rêves absolument extraordinaires... il y a un travail... il y a presque plus de travail comme ça qu'avec des patients... mais voilà... cette présence réelle du corps me gêne...

*Guy Lérès* : mais non pas du tout au contraire... au contraire le réel du corps c'est pas l'imaginaire du corps... c'est pas toi, au contraire... ça démontre tout à fait le côté de scansion que représente le discours de l'analyste... il opère par scansion... donc la présence imaginaire n'est pas d'une importance considérable pourvu qu'en effet de temps en temps... Moi je sais j'ai des patients antillais... donc qui viennent à Paris et sinon ça... on entretient des...

*Philippe Bagarry* : une scansion est possible ?

*Guy Lérès* : bien sûr.

*Tribune libre*





Fanny Émilie Jeandel

« Pas que beau »

Conte rendu de lecture – lettre à un auteur<sup>1</sup>

Valentine Goby, auteur de *Kinderzimmer*<sup>2</sup>, et de nombreux autres ouvrages dont *Qui touche à mon corps, je le tue*<sup>3</sup> poursuit son travail sur le corps dans l'Histoire à travers un roman que son éditeur présente comme « solaire, porté par le regard d'une adolescente rebelle heurtée de plein fouet par le réel ».

Le synopsis se trouvera ailleurs.

Reste une lettre, envoyée à l'auteur, qui la nommera en retour « conte rendu ».

Et puisqu'une lettre voyage et trouve toujours son destinataire, je vous la passe, à vous lecteur, lecteurs.

Chère Valentine,

Alors, bien sûr il y a ton style, que j'ai retrouvé avec plaisir, comme on retrouve une vieille amie, un lieu connu où il a fait bon vivre et qu'il est chaud de retrouver, comme une intimité renouée, en corps une fois. Heureusement qu'il y a ton style, et ta présence dans le texte, parfois, comme pour nous rappeler que nous sommes bien vivants, et que tu t'adresses à nous là, lecteur qui comme Paulot s'essouffle de retenir son souffle à lire cette ascension dans la dégringolade, ce glissement qui ne cesse pas et cette force, cette ténacité qui est là et nous tient. Alors on le reprend, ce livre, après l'avoir laissé un peu, pour respirer, inspirer, expirer et replonger, les retrouver pleins d'amour, tellement pleins qu'il y faut les trous dans le corps du père pour qu'un peu d'air se fasse enfin, il y faut le trou noir, l'oubli de l'évanouissement à soi-même, la disparition consentie<sup>4</sup> jusqu'au bout du bout du corps et des couleurs... du blanc au noir, elle en aura vu de toutes les couleurs, les couleurs de la vie les couleurs des coups aussi, bleu, noir, vert, jaune. Pour sortir du non/m du B/blanc faut-il vraiment toujours cette myriade sanglante, au pied de l'arc en ciel, ce passage par le noir pour rejoindre le soleil et la braise, la lumière ?

---

<sup>1</sup> Valentine Goby, *Un paquebot dans les arbres*, Arles, Actes Sud, 2016.

<sup>2</sup> V.Goby, *Kinderzimmer*, Actes sud, 2013.

<sup>3</sup> V.Goby, *Qui touche à mon corps je le tue*, Gallimard, 2008.

<sup>4</sup> de Mathilde

Cette histoire, tu t'en es faite le passeur<sup>5</sup>, cette histoire écrite pour enfin séparer et devenir réelle au-delà des mets imaginaires qui soutiennent nos famines, nos manques, nos peurs et nos effrois, cette histoire c'est la mienne, c'est la tienne aussi, tu y es si engagée, toi l'auteur à nous dire comment elle t'a touchée, c'est une histoire universelle liée à l'Histoire, résonnant avec elle, une histoire d'amour, de haines, de solitude, d'amitié et de vie - toujours –.

Merci, Valentine.

Merci, auteur.

Bonne *li*ecture

Fanny Émilie Jeandel-Roger

---

<sup>5</sup> C'est à la demande de la fille de Paulot, 50 ans après, que Valentine Goby écrira l'histoire de ce tournant de vie, pour en faire savoir, à d'autres, quelque chose de cette h/Histoire oubliée.

## Saïd et les fantômes de l'Empire. De la ségrégation et ses rapports avec le démenti<sup>1</sup>

Aux discriminations produites par les politiques publiques correspondent parfois des exclusions psychiques historiques. Certaines d'entre elles sont liées aux démentis hérités des générations passées qui reparaissent chez d'autres comme une vérité fait retour, avec l'éclat du passage à l'acte. Les exclusions psychiques et sociales, qui nous intéressent ici, ne sont pas réductibles aux seuls processus de discrimination. Nous pouvons les penser en termes de ségrégations, pour dépasser la discrimination et entrevoir les implications plus complexes, notamment inconscientes, qui conduisent à l'établissement et au maintien de ces processus ségrégatifs, promoteurs et sièges des discriminations observées au premier abord. Ceci pour envisager quelles relations ces ségrégations entretiennent avec les défenses psychiques telles que le *démenti*, et ses voisinages d'avec le *refoulement* et la *forclusion*. Mon hypothèse est que les zones ségréguées paraissent constituer de véritables fétiches, englobant ceux qui les peuplent. Cela me permettra de décrire les expériences psychiques négatives initialement refusées que le démenti traite en un temps donné, et qui se précipitent *in fine* dans des actes morbides, à l'heure où des sujets tentent de s'extraire de ces zones d'assignation — sociale, psychique, subjective, politique ou spirituelle —, et par là même de les subjectiver. Une émancipation tapageuse forcée par l'histoire libère l'énergie pulsionnelle jusque là enclavée, immédiatement recyclée dans des sacrifices (de soi/d'autres) donnant une représentation aux expériences passées oubliées, ainsi que j'en propose une interprétation.

---

<sup>1</sup> Ce texte a été écrit entre le 9 janvier 2015 et le 10 novembre 2015, soit au surlendemain de l'attaque de *Charlie Hebdo* et trois jours avant l'attaque du Bataclan et de rues de Paris. Refusé par plusieurs revues académiques (au motif de la mise en rapport problématique des attentats, de la Shoah, de la radicalisation et de la Guerre d'Algérie), cet article a fait l'objet d'une présentation devant la Société Méditerranéenne de Psychiatrie le 5 décembre 2015, non sans susciter des objections, en particulier sur le refus de l'auteur d'anonymiser l'identité des terroristes. Un autre texte a été écrit à la suite des attentats de novembre 2015, prolongeant la question de la radicalisation par la question du genre, du radical et ses rapports au signifiant et au performatif.

### *Retour du refoulé*

Les attentats survenus les 7, 8 et 9 janvier 2015 à Paris ont eu, et auront, des conséquences encore impensées ni observées à ce jour dans leur variété. L'une d'elles, par la confusion et le tourment issus de cette période, s'est manifestée dans le travail clinique : l'absence ou la disparition soudaine de certaines paroles entendues avant ce mois de janvier 2015, celles de ceux qui s'étaient « radicalisés » et qui avaient dit parfois quels étaient leurs parcours, à l'occasion de quelques entretiens. Ils n'étaient certes pas des patients venus consulter pour cette raison — qui du reste n'en était pas une ni ne l'est devenue au fil des séances. Ceux que j'ai rencontrés, et que je n'avais pas appréhendés avec le prisme que ces événements récents et leurs conséquences nous imposent désormais, s'étaient présentés pour divers symptômes. Ces jeunes gens, qui n'étaient pas tous candidats au Jihad, avaient tous fait l'expérience d'une « radicalisation » progressive, et présentaient quelques traits de ce que nous désignons actuellement sous ce vocable. Des événements avaient fait date dans leur vie, certains étaient connus d'eux, d'autres sont restés inconscients que nous n'avons pas eu le temps d'explorer.

D'une éruption à un recouvrement lointain, sur le chemin des démentis du réel que les ségrégations urbaines figurent en fétiches, tous ceux invités aujourd'hui à se taire n'ont pas tout dit. Il est certain qu'aujourd'hui rien de ce qui s'est dit ne sera plus dit avant longtemps, avant que l'ombre de la suspicion et la menace — de l'emprisonnement pour apologie du terrorisme, par exemple — ne se dissipent, si cela arrive à l'avenir. Impossible donc de parler de ceux-là qui ont cessé de parler, et qui parlaient sous couvert d'anonymat. Ils n'étaient pas des fous furieux dangereux, mais il aurait été préférable qu'ils continuent de parler, car nous aurions pu continuer d'entendre et construire avec eux d'autres destinées à leurs tourments que celles emmurées dans le silence d'une pensée radicale, celle qui enferme et peut mener aux passages à l'acte radicaux.

Les fantômes eux peuvent se faire entendre longtemps après que la parole a cessé. Ceux qui hantaient Saïd me sont revenus à l'esprit au matin du troisième jour des événements, le vendredi 9 janvier 2015, en réalisant soudain que je *connaissais* les « Frères Kouachi ». Non pas eux personnellement, mais tous ceux qui, comme ces deux-là, étaient les petits frères de ceux, plus âgés, avec qui j'avais travaillé auparavant en tant qu'éducateur de rue — auprès d'injecteurs de drogues par voie intraveineuse. Ils avaient vingt ans en l'an 2000. Ils étaient les petits frères

de ceux bénéficiant de nos programmes d'échange de seringues et d'accompagnement social. Ils détestaient leurs grands frères : ces « sales toxes » qu'ils juraient qu'ils ne deviendraient jamais, tout désignés qu'ils étaient à un autre destin d'immigrés, disaient-ils. Le souvenir de Saïd, celui que j'ai rencontré — portant le même prénom que l'un de deux frères devenus célèbres —, m'est revenu comme une flèche. Et avec lui le souvenir des plus petits tout autour, désœuvrés et désespérés devant leur futur en forme d'impasse que nous ne savions ni faire mentir ni atténuer par notre « action sociale ». Ceux-là venaient prendre des préservatifs dans le minibus, pendant que les plus grands se fournissaient en matériel stérile. Deux générations, deux épidémies : celle de l'héroïne-sida d'un côté, celle du cannabis-désespoir de l'autre. Les grands frères sont parfois morts d'overdose ou de maladie, les plus petits se mouraient de désespérance.

### *Drancy la muette*

Au mois de juin 2000, j'ai commencé à travailler dans les rues de quatre villes du département de la Seine Saint-Denis : Le Blanc-Mesnil, Bobigny, Stains et Drancy. Animant un programme d'échange de seringues, d'accueil « bas-seuil<sup>2</sup> » et d'hébergements temporaires, nous circulions dans un minibus aménagé, ou à pied sac au dos quand nous n'accueillions pas les « usagers » dans notre local décrépi. Les membres de l'équipe, dont Salem et Omar originaires de ces localités m'ont fait découvrir des lieux que je ne connaissais pas ni n'avais imaginés, tels que la cité de la Muette à Drancy. Ainsi a débuté la dernière année de ma formation d'Éducateur Spécialisé, de la Bretagne vers Paris.

La construction de la cité de la Muette débute à Drancy, en 1931, sous l'impulsion des politiques publiques de l'époque visant à l'amélioration de l'urbanisation. En 1935, après quelques difficultés, cette Habitation Bon Marché est sortie de terre : les 1250 logements prévus ne sont pas tous achevés, l'école envisagée n'est pas construite, et bientôt la Seconde Guerre mondiale va transformer ce lieu en camp d'internement,

---

<sup>2</sup> La notion d'accueil à « bas-seuil d'exigences » était employée pour désigner le niveau élevé de tolérance opposé au public susceptible de se présenter de façons ou dans des états non tolérés dans les structures d'accueil ordinaires. Cette expression péjorative a souvent été remplacée par celle de « haut-seuil de tolérance ». Un accueil de ce type, réalisé dans ce qu'on appelait des « boutiques », permettait à quiconque de venir s'asseoir, boire un café, parler, se laver ou laver du linge, se restaurer, se débarrasser de matériel d'injection souillé et se fournir en seringues stériles ou containers, etc. Les états d'ébriété ou de « défonce » étaient acceptés, ou plutôt accueillis.

dès septembre 1939 avec les premiers détenus communistes dont le parti vient d'être interdit<sup>3</sup>. La cité devient le *Front Stalag 111*, suite à sa réquisition à l'arrivée des troupes allemandes à Paris, le 14 juin 1940.

J'ignorais tout à fait cette préhistoire de la cité d'avant sa renommée concentrationnaire faisant du nom de la ville de Drancy un signifiant de l'horreur de l'Histoire des déportations vers « les camps », l'Histoire de l'extermination des Juifs d'Europe, l'Histoire de France.

De tout ce passé je ne savais apparemment rien avant de visiter ce lieu. Je ne l'avais pas davantage imaginé. J'aurais pourtant fait preuve de pragmatisme en déduisant que l'armée d'occupation allemande n'avait pu matériellement construire de pareils lieux, en si peu de temps, lors de l'occupation, les rendre fonctionnels, et que par conséquent ils avaient été construits avant son arrivée. Mes enseignants du primaire et du secondaire nous avaient bien montré à l'école une photographie impressionnante des bâtiments principaux, vus du ciel, en forme de fer à cheval. Qu'avais-je retenu à part ce tracé rectangulaire ressemblant à une prison, à une enclave ? Rien ou presque. J'avais mémorisé cette information telle quelle ; je l'avais intégrée en l'état, sans la penser. L'élaboration, plus complexe, qui ne s'est pas produite psychiquement à l'époque a laissé se déposer un voile imaginaire, celui de l'horreur enseignée de la puissance destructrice nazie, sans autre détail ni circonstance, mais liée à un affect pénible. L'imaginaire et l'horreur du réel en jeu dans cette Histoire se sont liés, le tout est resté tranquille jusqu'à ce que l'expérience le réveille depuis mon histoire personnelle. Elle a rouvert une voie vers l'horreur précédemment fixée. Celle reparaisant depuis le réel d'où une sorte d'expulsion, et de mise à l'écart, l'avait partiellement maintenue éloignée, grâce à ce souvenir imaginaire de la photo *fétichisée de ma mémoire*.

Dès les premiers jours de travail sur ce territoire inconnu de moi, nous sommes allés à Drancy. Je me souviens qu'à entendre le nom de cette ville j'ai pensé intérieurement : « Drancy ? ... le camp de la Guerre ? ». Un collègue m'a dit : « Tu vas voir, c'est un quartier super laid... Je ne sais pas comment on peut vivre là-dedans ». Dans mon esprit, sans comprendre toutes les nuances, ni saisir tout le savoir engagé dans cet échange, j'ai rapproché deux idées : *Drancy-le-camp* et *vivre-là-dedans*. Nous sommes arrivés à l'entrée de la cité — l'ancienne entrée du camp —, et nous sommes tombés sur le *wagon commémoratif* planté là, un wagon semblable

---

<sup>3</sup> Annette Wiewiorka et Michel Laffite, *À l'intérieur du camp de Drancy*, Paris, Perrin, 2012, p. 17.

à ceux ayant servi aux déportations autrefois. Un wagon, toutes portes fermées, telle une représentation des morts de celles et ceux déporté.e.s vers l'Europe de l'Est, via les gares des villes du Bourget et de Bobigny, depuis cette cité de Drancy par autocars. La *mort-là-dedans*, dans le wagon, dans le *camp-de-Drancy*, la *mort-dans-la-cité-la-Muette*. Je n'en revenais pas de voir cela. Pensant à celles et ceux qui n'en étaient pas revenus, j'ai demandé à mes collègues : « Où sommes-nous ? — Bah, à Drancy voyons... nous sommes à la Muette ! — Je sais bien que nous sommes à la Muette, mais dis-moi où nous sommes. Ce wagon... tout ça là... ? — Ah oui. Tu reconnais ? C'est là, oui ! C'est là où l'on a mis les Juifs pendant la guerre... Terrible, hein ?! »... Nous avons fini par quitter ce petit espace au milieu de la grande esplanade de la cité. J'étais troublé. Incapable de penser ce qui se tramait dans mon esprit, un peu nigaud devant la collusion d'idées, perturbé par les remous désagréables ressentis.

Nous n'en n'avons jamais reparlé durant les quatre années à travailler ensemble, quotidiennement, et régulièrement dans cette zone de notre territoire d'intervenants de rues, là où nous avons à rencontrer des consommateurs de drogues, là où nous avons à rencontrer des personnes en difficultés, pour leur parler. Nous nous sommes tus, nous avons quelque peu oublié, démenti plus que refoulé.

### *La mémoire sous les yeux*

Saïd, musulman d'origine algérienne vivait, fin des années 1990-2000, en Seine Saint-Denis lorsque je l'ai rencontré. Son grand-père paternel avait servi dans l'Armée Française durant la Seconde Guerre mondiale, son père auprès de la force coloniale durant la Guerre d'Algérie. Peu après l'indépendance de l'Algérie, sa famille recueillie in extremis sur le territoire français de l'hexagone avait été hébergée à Drancy, dans l'ancien camp d'emprisonnement réhabilité en HLM. Son arrière grand-père avait été, en son temps, un sujet de l'Empire colonial français. Au pied de toute cette Histoire, Saïd disait, en l'an 2000, que s'il n'était pas en train de crever du sida il serait devenu terroriste, pour se venger des Français d'autrefois.

Après les disparitions de plusieurs de ses frères, par overdose ou accident de la voie publique, Saïd s'était occupé de sa mère, obligé d'accompagner celle qui pleurait la mort de son mari, atteinte à son tour d'un cancer incurable. Après son décès, son appartement fut occupé par son fils Saïd, qui nous ouvrit sa porte ce jour-là. L'étroitesse de l'habitat et sa vétusté renforçaient le caractère lugubre de cette cité qui m'occupait

l'esprit. Et quand je me déplaçai vers la fenêtre de la chambre, je pus admirer la vue plongeante sur le wagon, représentant du souvenir de la Shoah.

Saïd, la mémoire sous les yeux, mais pas un mot pour la dire, pas une pensée pour traduire cette position subjective, insoutenable, de gardien-témoin mis en esclavage du traitement des souvenirs de l'Histoire. Tout comme dans le film de Sabrina Van Tassel sorti des années plus tard, *La Cité Muette*<sup>4</sup>, les habitants semblaient déjà n'avoir pas la possibilité de dire. Il semblait même n'y avoir que la méconnaissance apparente de ce que nous appellerions des faits, ou des souvenirs s'ils n'étaient pas autant recouverts par cette opération d'envergure de démenti qui frappait, de toute évidence, cet endroit et ces gens, et nous autres au-delà. Seule la netteté du clivage était apparente et lisible. Différemment des habitants de la cité, et comme la réalisatrice de ce film « je pensais qu'il n'existait plus rien de cette histoire ».

J'étais donc abasourdi par ce drôle de *flash-back*. Par quels truchements en étions-nous arrivés à cette idée-croyance pour les uns, demi-aveuglement pour les autres, que plus rien n'existait des preuves, des lieux de ségrégations, des événements historiques ? Comment s'étaient constitués ces arrangements, ces mises à l'écart de morceaux de mémoire, de traces dissipées face à l'imposant édifice dressé là, plus fétiche que totem ? Comment pouvais-je qualifier cette mise à l'écart doublée d'un recouvrement au parfum de déni, mêlé d'une reconnaissance partielle ?

### *L'ambivalence de la ségrégation*

Les populations ségréguées sont celles tenues à l'écart, reléguées aux périphéries, aux zones subalternes (quartiers ou pays entier), pour des motifs ethniques ou sociaux ainsi que la ségrégation est définie dans les sciences humaines et sociales. Dans cette voie, Véronique de Rudder rapproche ségrégation et discrimination en soulignant que ces deux termes sont « dans le langage courant, des notions voisines, parfois même utilisées l'une pour l'autre. [...] Discriminer, c'est distinguer, différencier, soit tenir pour distinct ou différent et, par conséquent, traiter distinctement ou différemment. L'opération de discrimination peut être mentale (faculté intellectuelle) ou matérielle (pratique concrète). La coupure est, par définition, moins abstraite dans la ségrégation : ségréguer, c'est,

---

<sup>4</sup> Sabrina Van Tassel, *La cité Muette*, Documentaire, 2015.



étymologiquement, séparer du troupeau, instaurer une distance physique, spatiale, entre une partie (un ou plusieurs éléments) et le reste du groupe<sup>5</sup>. »

Plus intéressant encore, elle ajoute « Les deux termes renvoient ainsi explicitement à un principe de disjonction : la séparation s'opère sur ce qui fut ou pourrait être joint, c'est-à-dire considéré ensemble, comme un tout. Il faut insister sur ce point, car il signifie implicitement qu'en dépit des discours tendant à montrer l'« évidence » de la distinction, celle-ci n'est jamais totalement tenue pour acquise. Pour disjoindre et continuer de le faire, il faut justifier, puisqu'aussi bien, *il existe un référent plus général qui légitimerait l'englobement, le traitement unitaire*<sup>6</sup>. Ici, reconnaissance et rejet cohabitent dans une articulation qui évoque aisément la fonction princeps du fétiche, celle qui lui confère son ambivalence lui faisant admettre et rejeter de concert une chose en rapport avec l'expérience de la perte de l'unifié préalable : « Il (le fétiche) reste le signe du triomphe sur la menace de la castration et la protection contre elle [...] »<sup>7</sup>. Ambivalence qui résonne dans le sort réservé au fétiche : « La tendresse et l'hostilité dans le traitement du fétiche, qui sont parallèles au déni et à la reconnaissance de la castration, se mélangent dans divers cas à dose inégale, de sorte que c'est soit l'une soit l'autre chose qui devient plus nettement reconnaissable<sup>8</sup>. »

### *L'avènement du fétiche*

Penser que l'histoire de Drancy était dans l'Histoire et non dans la réalité, jusqu'à tomber dessus nez à nez tout en l'ayant toujours eu en mémoire ; vivre dans ces murs, et n'être pas dérangé en apparence par l'histoire de ce lieu ; se lever chaque matin, voir le wagon et trouver cela banal ; décider d'y faire vivre des populations migrantes pour promouvoir une politique publique : toutes ces actions sont rendues possibles par des formes psychiques de négation qu'il faut préciser. S'agit-il de *Verleugnung*, de *Verdrängung* ou de *Verneinung* ? La perspective d'un rejet d'une autre sorte, *Verwerfung*, est écartée pour l'heure ; j'y reviendrai ultérieurement.

---

<sup>5</sup> Véronique de Rudder, « La ségrégation est-elle une discrimination dans l'espace ? - Éléments de réflexion sur les relations interethniques », *Les quartiers de la ségrégation. Tiers monde ou Quart monde ?* (sous la dir. de René Gallissot et Brigitte Moulin), Karhala-Insitut Maghreb-Europe, 1995, p. 11.

<sup>6</sup> *Ibidem*, p. 11.

<sup>7</sup> Sigmund Freud, « Le fétichisme », *OCF*, vol. XVIII, Paris, PUF, p. 117.

<sup>8</sup> *Ibidem*, p. 130-131.

La construction politique et historique de la cité de la Muette, telle qu'elle existe aujourd'hui procède, à mon sens, d'une fétichisation du lieu (et par capillarité des gens qui l'occupent), dont l'existence historique marquée par la perte s'en trouverait tout autant reconnue — *Bejahung* — que dissimulée — *Verneinung* —, lorsque son emploi actuel paraît masquer ou faire oublier les défaites qu'elle incarne tout en même temps qu'elle en signe le retour. Car cette manœuvre qualifiable, au premier abord, de *Verneinung* ne se contente pas d'adoucir la source d'un mécontentement en la négativant. Elle remballé tout en même temps l'expérience « mise à l'oubli », refoulée au premier regard : celle de la perte et ses effets narcissiques. Une (dé)négation complice d'un refoulement, qui l'étaie en retour, n'est-ce pas la marque d'une nuance dans le processus défensif que nous pouvons relever, et qui nous permet de qualifier de démenti plutôt que de négation ou de refoulement la situation étudiée ? Ne voilà-t-il pas les conditions propices à l'avènement de la cité la Muette comme fétiche ? Ce faisant nous pouvons suivre Freud sur les caractéristiques de ce processus : « Veut-on séparer plus rigoureusement en lui le destin de la représentation de celui-ci de l'affect, [...]. [...] or la situation considérée montre au contraire que la perception est restée et qu'une action très énergique a été entreprise pour maintenir son déni<sup>9</sup>. »

Ici, le fétiche, comme le proposait Freud, assure une sorte de cohérence compensant le clivage du moi généré par le processus de défense contre l'insupportable. Clivage que Freud met en discussion avec le sort réservé à la réalité dans la psychose, lui assignant toutefois la spécificité d'une absence plus radicale<sup>10</sup>. La cité la Muette, tout à la fois reconnue et déniée, assurerait cette fonction pour le compte de notre Ego-historique malmené par son passé. Mais une interprétation aussi vite établie doit ouvrir à plus de développements.

Observons le rapport que chacun, et par extension le collectif, entretient avec ce lieu, dans nos mémoires et dans nos pratiques. Rares sont les habitants de Drancy à s'en soucier, et sans doute sont-ils les plus mal placés désormais pour considérer l'histoire de leur lieu d'habitation. Discrètement, de très rares articles de presse<sup>11</sup> relatent depuis trente ans les

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 127.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 130.

<sup>11</sup> David Dufresne, « Drancy, une cité HLM remplie de fantômes. Les bâtiments qui ont servi de camp n'ont guère changé », *Libération*, 30 septembre 1997. Ou bien encore Alice Gérard, « Sous la cité, le camp », *Libération*, 14 novembre 2013.

aléas de l'entretien de cette importante cité HLM devenue désuète. L'association pour la mémoire du camp de Drancy est peu soutenue et profite d'une très faible audience dans l'espace public. Le désintérêt pour ce quartier est écrasant. Il aura fallu qu'un photographe d'origine américaine et juive vivant à Paris depuis trente ans, William Betsch<sup>12</sup>, au début des années 2000, s'émeuve des inscriptions laissées par les prisonniers, toujours présentes dans les caves, pour qu'elles soient protégées, in extremis, avant d'être dissimulées et détruites par les travaux de réhabilitation des sous-sols prévus par le gestionnaire des HLM de la Seine-Saint-Denis<sup>13</sup>.

En 2004, la cité manque d'être classée et intégrée dans un projet de muséification. Les habitants sont émus et protestent contre ce projet. Par ailleurs, les actions de commémoration rencontrent aussi des marques d'hostilités : le wagon est profané à plusieurs reprises, couvert de graffitis et slogans extrémistes.

De Drancy et son camp d'internement, la cité de la Muette est également devenue, sans qu'on le voie ni le dise tel quel, un symbole de la chute de l'Empire colonial français, de la guerre d'Algérie en particulier : telle est l'hypothèse que je formule. Des Algériens colonisés et malmenés par la France, qualifiés de « rapatriés d'Algérie », ont été logés dans les murs qui avaient accueilli, avant eux, les Communistes et les Juifs français de la Seconde Guerre mondiale, et au sortir de la Libération des détenus en attente de traitement de leur dossier par la commission d'épuration ou par la justice. Ironie ou logique inconsciente ? Bien avant de pouvoir être pensée dans l'Histoire de la Seconde Guerre mondiale et ses souvenirs, la Muette était devenue le symbole d'autres histoires, et d'autres morceaux de l'Histoire de France. Les blessures et les ruptures se sont accumulées et nouées entre elles, dans un imbroglio infini justifiant le respect et la détestation de ce lieu d'Histoire, lieu de vie et lieu de mort.

Ces considérations sur les processus historiques n'apparaissent pas d'emblée comme les reliquats de l'expérience de la castration et de la différence sexuelle, tels qu'ils prendraient figure dans l'histoire du siècle, et qui argumenteraient ma thèse sur le fétiche et le démenti. Cependant, relevons que les dominations politiques et sociales, ethniques ou culturelles

---

<sup>12</sup> William Betsch, *Drancy ou le travail d'oubli*, Thames and Hudson, 2010.

<sup>13</sup> Pascal Nivelles, « Drancy, la mémoire est dans l'escalier », *Libération*, 11 septembre 2001. La cité vient d'être classée Monument Historique ; cet article paraît le jour des attentats contre le World Trade Center, le Pentagone aux États-Unis.

des ségrégations envisagées, ne peuvent pas être énumérées en liste close trop vite sous peine d'omettre celles dites sexuelles qui les sous-tendent. Car la suprématie, acquise ou reprise, des belligérants victorieux voisine souvent avec l'autorité phallique d'une supériorité symbolique, et parfois génitale, finalement exercée sur les opposants soumis (ainsi que nous le rappellent également les actes de tortures, en tant de guerre, infligés à la sphère génitale). N'y a-t-il donc pas quelques similitudes à laisser paraître entre l'avènement du fétiche pour le fétichiste et la fétichisation d'un objet — tel que la Muette et ses gens — pour l'Ego-historique de la Nation ?

L'histoire clivante de la différence sexuelle et de la castration pousse à reconnaître chez l'autre la perte infligée ou reçue, et la sienne propre, par identification. Ceux à qui l'on offre réparation ou souvenir (les Juifs, les Algériens) ne sont-ils pas à jamais aliénés au statut de la représentation à venir de la perte infligée, dont ils figureraient le destin, ainsi distingué de celui de l'affect ? Non pas « scotomisés » et, de la même façon que Freud le propose, associés au sort de la perception négative, soit : « conservée, mais également abandonnée ; dans le conflit entre le poids de la perception non souhaitée et la force du contre-souhait, (là où) il est arrivé à un compromis, tel qu'il n'en est de possible que sous la domination des lois de pensée inconscientes — celle des processus primaires<sup>14</sup>. » L'affect étant traité, ainsi que Freud l'indique, par la *Verdrängung*, reste tout prêt à faire retour quand le déni se trouve suspendu par la révélation — catharsis, perlaboration — de l'histoire passée, ainsi que je l'ai vécu en pénétrant sur le site la toute première fois. Un processus voisine l'autre : ici la *Verdrängung* avec la *Verleugnung*.

### *Verleugnung versus Verwerfung*

Revenons vers ceux qui ont suscité ce souvenir, les frères Kouachi<sup>15</sup>. Les informations diffusées publiquement ont tracé, après coup, le portrait d'une enfance difficile, matériellement pauvre et affectivement traumatisante (décès précoce de la mère, placements, etc.). Les ruptures du lien social ont été nombreuses dans leurs parcours, les mises à l'écart aussi, faites d'aléas affectifs et scolaires. Tout à la fois « suivis » et « signalés » par les dispositifs de sauvegarde de l'enfance, ces deux frères comme

---

<sup>14</sup> S.Freud, « Le fétichisme », *op. cit.*, p. 127.

<sup>15</sup> L'attaque perpétrée par A. Coulibaly n'est pas intégrée dans ce travail. Les souvenirs pris comme événement psychique sont liés au premier attentat du 7 janvier et à la révélation des premiers éléments biographiques sur les deux frères.

beaucoup d'autres ont été ségrégués : tant admis comme étant intégrés ou devant l'être que dissidents, inscrits et exclus, reconnus, mais sans attributs. Pas simplement rejetés, ni uniquement repoussés. Bien plutôt une sorte d'injonction paradoxale que l'« action sociale » induit malgré ses intentions et ses buts : ceux qui sont aidés sont marqués de cette aide, distingués des autres parmi lesquels ils sont assignés d'être ces cas particuliers. Dans ce double mouvement, nous reconnaissons la marque des lieux de ségrégation définis par Rudder, que nous sommes tentés d'appliquer à ceux qui peuvent en revêtir l'apparat et l'intégrer sur un plan subjectif. Nous y reconnaissons aussi le double processus de la fétichisation qui reconnaît et repousse, célèbre et dénonce la cause et la preuve de la perte. Géographiquement, les enclaves des ségrégations ne sont pas nécessairement à la périphérie, mais peuvent aussi bien être « entretenues » au cœur des villes, entourées d'autres lieux plus admis, plus convenables. C'est le cas des « scènes ouvertes » des « marchés de la drogue », tel que l'était le quartier Stalingrad<sup>16</sup>, à Paris, au temps de l'enfance des frères Kouachi, où ils vivaient entre la Rotonde et la rue d'Aubervilliers. C'était le cas de Saïd et sa famille à la Muette, secourus et accueillis dans un lieu pourtant si violemment marqué par l'envers de l'hospitalité. La ségrégation traduirait, dans cette extension, une certaine forme d'exclusion qui ne se contente pas d'être une discrimination — qui n'en est qu'un indicateur de surface —, applicable tant aux lieux qu'aux personnes. Un paradoxe du jugement de reconnaissance articulé à la mise à l'écart comme jugement d'attribution.

Si eux-mêmes — les frères Kouachi — peuvent être pensés ainsi, de quoi ont-ils été les agents durant ces événements, en terme de processus psychiques ? Non pas sur le plan de leurs fonctionnements subjectifs, mais à l'échelle collective, tels que nous avons reçu et tentons d'élaborer les conséquences et les effets psychiques des actes qu'ils ont commis. Considérons-nous ce qu'ils ont produit comme un retour depuis le réel, d'un contenu exilé, tel qu'attendu de la forclusion ou bien pensons-nous ces effets comme la marque d'un passage à l'acte visant la destruction du fétiche ? Qu'apprenons-nous, avec eux, de l'histoire collective, sans exclure trop vite l'initiative terrifiante dont ils ont été les acteurs vers les limbes du hors-sens ? Ont-ils passé en actes la représentation de la ségrégation dont ils étaient faits ou bien ont-ils vectorisé le retour d'un forclos ?

---

<sup>16</sup> Stalingrad, autrefois nommée « place du crack », a été, avant la rénovation et la gentrification du quartier, un lieu-enclave de la ville.

Les attentats du mois de janvier ont été qualifiés d'actes d'une violence proprement inqualifiable, d'une cassure assez radicale pour susciter d'autres actes immédiats en réponse, avant même qu'ait pu s'engager la réflexion sur ces événements. C'est bien ce qu'ont dit celles et ceux rassemblés, place de la République, à Paris, le soir du mercredi 7 janvier, dans un élan collectif : « Il fallait faire quelque chose, alors je suis venu, sans même y penser. Pas question de rester sans rien faire. »

L'intensité a aussi été envisagée sous les traits d'une catastrophe globale, planétaire, ainsi que la mobilisation internationale a pu l'incarner le dimanche suivant, à l'occasion d'une marche de rue rassemblant des dizaines de chefs d'États venus du monde entier. La réaction massive a fait écho, presque logiquement, à la massivité des actes perpétrés. L'impact a été tel que la folie des tueries orchestrées par ces trois hommes n'a été appréhendée que comme le signe de La Folie, de la déraison, de l'au-delà du pensable. Tout le monde peine d'ailleurs, encore aujourd'hui, à expliquer ces gestes qui ne peuvent l'être, comme si cette impossibilité bien réelle — du réel — empêchait mécaniquement la pensée avec elle. Cette collusion a été et demeure contagieuse, l'inhibition flattant l'action par quoi l'impossible à dire du réel en jeu paraît empêcher toute mise en forme ou imaginarisation quelles qu'elles soient, comme si ce réel n'était pas imaginarisable — tout du moins, pas spéculativement.

Dans cette voie, les « Frères Kouachi<sup>17</sup> » et leurs effets, ça ressemblerait à la survenue d'un contenu forclos, seul processus capable de rompre avec tant de violence la quiétude de la réalité, comme un réel à l'assaut de l'imaginaire et du symbolique, privant la raison des explications donneuses de sens. Il serait tentant d'interpréter la réception de ces événements sous cet angle. Cela confinerait les actes en question, tout comme leurs auteurs, au silence de l'incompréhension stupéfaite et meurtrie de l'opinion publique abasourdie. Mais ne serait-ce pas plutôt que nous aurions à apprécier un démenti qui lâche, et libère avec lui le tranchant de l'acte jusque là suspendu, mettant un terme à l'ambivalence diplomate du fétiche, en résolvant la castration par son effectuation dans la réalité, par l'avènement de sa représentation dans la réalité ? À côté du réel, donc, mais pas sans l'engager. « Là, un morceau certainement significatif de la réalité avait donc été dénié par le moi, tout comme chez le fétichiste le fait déplaisant de la castration de la femme. Je commençai aussi à pressentir que des incidents analogues dans la vie d'enfance ne sont

---

<sup>17</sup> Ainsi qu'ils ont été désignés le plus souvent, dans les médias.

nullement rares, et pus me tenir pour convaincu d'erreur dans ma façon de caractériser la névrose et la psychose. [...] à l'enfant, il pouvait être permis ce qui chez l'adulte devait nécessairement se sanctionner par un grave dommage<sup>18</sup>. »

Au matin du troisième jour des attentats, je me suis souvenu. La trace est reparue. J'ai pris mon téléphone la semaine suivante, plusieurs fois. De collègues en voisins, mes recherches m'ont conduit jusqu'à l'un des anciens éducateurs des deux frères Kouachi, deux mois plus tard. Nous avons parlé de tout sauf de cela. Des quartiers, oui. Du travail de rue, aussi. Mais des deux frères, impossible. Ils avaient rejoint le réel d'où leurs actes se sont précipités depuis la perception réellement imaginaire devenue une représentation imaginairement réelle. Je fus incapable d'aborder cette question, mon appel dut sembler étrange à cet homme. Le savoir rejeté est revenu à l'imaginaire, il a trouvé représentation dans la réalité, les frères Kouachi en ont été traversés d'une manière qui les a conduits à présentifier cette perte du démenti passé, aux limites de l'irreprésentabilité du clivage sous-jacent qui les avait agités.

Rien n'est venu depuis les abîmes pour nous rendre fous, ou nous halluciner, depuis un territoire inconnu tel que nous n'en aurions pas retrouvé la trace. Rien n'a ressemblé à ce retour depuis le réel que le rejet de la *Verwerfung* caractérise, mais dont la radicalité rivalise avec celle de la *Verleugnung* tout en ne portant pas sur les mêmes éléments, ni n'opérant depuis les mêmes registres. Au contraire d'un retour halluciné perturbant le cours des signifiants en le rompant, tout est revenu en donnant du sens aux événements, tel qu'il paraissait retrouver sa place, une place laissée vacante par décret, administrativement isolée du cours de l'Histoire par le processus ségrégatif/démenti. Tout est revenu comme reparaît le savoir rejeté par la *Verleugnung*. Mais à quel fétiche en perdition ces deux-là se sont-ils liés ? Et qu'a-t-il subi ce fétiche pour que l'acte s'impose à sa défense d'en représenter la perte, le clivage ?

### *Conclusion*

Les frères Kouachi sont entrés dans une voie de folie impensable. Faut-il les penser fous ou psychotiques pour comprendre, ou s'en remettre aussi aisément qu'il a été fait à la forclusion pour saisir le caractère implacable du rejet dont ils seraient les auteurs ? Non pas. Les apparences, aussi violentes soient-elles, de l'attentat ne peuvent être prises pour le

---

<sup>18</sup> S. Freud, « Le fétichisme », *op. cit.*, p. 129.

comptant des processus à l'œuvre. Il faut plutôt tenter de lire ce qui se trame derrière les associations psychiques paraissant à l'occasion de ces événements, et qui nous donne accès au savoir inconscient. Il faut composer avec les morceaux de l'Histoire que l'inconscient détourne et déforme pour les faire tenir loin des enjeux de la réalité politique. Nous avons suggéré que les lieux qui incarnent des processus de ségrégation peuvent donc, sans doute, porter en eux les secrets de démentis passés dont la fétichisation illustre le sort réservé aux exclus et à leur lieu. Maltraités et réifiés paradoxalement, les ségrégués n'en sont pas moins des objets sexuels tels qu'ils sont destinés à la satisfaction pulsionnelle. Réduits à rien ou portés aux nues du souvenir (commémorés ou empêchés), les ségrégués nous rappellent qu'aux pertes infligées nous nous offrons de porter en retour les marques d'une castration majorée. Ce qui apparaît sous les traits d'un rejet fondamental, constitutif ou en conséquence, mérite d'être étudié avec la nuance que Freud indique entre *Verleugnung* et *Verneinung*, car le statut des éléments historiques s'apprécie avec les marques laissées dans les destins des représentations et des affects. La nature de la mise à l'écart ne figure pas qu'une extériorité, mais aussi souvent l'expatriation du souvenir intime. Dans ce mouvement, si l'affect refoulé peut faire retour, la représentation et ses figurations sont repoussées plus violemment d'après les indications de Freud ; elles drainent la violence et reparaissent avec l'allure d'un retour du démenti — à l'imaginaire — qui nous confond. Saïd et les frères Kouachi devenus, différemment, des figures de ces représentations exclues de l'Histoire se sont trouvés, également, exclus de l'histoire tout court jusqu'à leur disparition elle-même, par eux-mêmes. Nous avons pu repérer que par la suspension du lien persistant entre l'expérience négative dite de la castration — perte et défaite —, inscrite dans la biographie de sujets, et les motifs de cette castration rejetée, le fétiche libère, avec la révélation des motifs inconscients qui le fondent, les motions pulsionnelles les plus violentes à la source de la castration, de la perte. Reste une question que nous pouvons à présent formuler : la ségrégation en tant que processus fonde-t-elle ce que nous désignons aujourd'hui par radicalisation, en la rendant possible ? Ces deux processus marquent-ils des démentis capables d'ériger quelques fétiches en recouvrement des pertes infligées et celles vécues ? Peu après le 11 septembre 2001 et les attentats perpétrés aux États-Unis, Saïd s'est tué par overdose volontaire, ainsi qu'il l'avait annoncé ; l'Histoire mondiale avait fait œuvre d'interprétation de son histoire personnelle, le soulageant du lest historique dont il avait été fait le porteur et qui l'avait empêché de passer à



l'acte auparavant. Le 11 septembre 2001, pour Saïd, a défait la cité de sa famille de réfugiés algériens qui tenait le rang de représentation et lieu d'identification. Chez les frères Kouachi, c'est par l'atteinte de la représentation divine (les dessins de Mahomet), identificatoire elle aussi, que la brèche s'est ouverte. Tous se sont trouvés, un jour venu, à ne plus avoir la nécessité de se maintenir en reste de la perte en instance du fétiche advenu, pour ne plus avoir qu'à l'incarner — cette perte — et la représenter, en chair et en os. Les nuances des processus décrits par Freud méritent d'être éclairées. Le sort psychique de la perception déniée dans le démenti n'engage pas la représentation dont on ne sait dire, avant qu'elle ne reparaisse, le caractère imaginaire spéculaire de son effectivité, ni sa consistance imaginaire non spéculaire au point de sa réparation. Pour un peu l'on pourrait la prendre pour un symbolique réellement exclu (ce que la médiatisation a fabriqué avec « frères Kouachi »), tandis qu'elle se révèle être réellement imaginaire par l'acte qui lui offre la corporéité de son étoffe, le corps : une représentation imaginaire.



## **La disparition de la disparition : démenti ou forclusion<sup>1</sup> ?**

« Il en va de la déformation (*Entstellung*) d'un texte comme d'un meurtre. Le difficile n'est pas d'exécuter l'acte mais d'en éliminer les traces<sup>2</sup>. » Il y a trois façons d'éliminer les traces. La façon la plus commune d'absenter du psychique un événement, qu'il soit intérieur ou extérieur, c'est l'oubli que semble procurer le refoulement ; or celui-ci a pour particularité de conserver les éléments refoulés en les inscrivant de façon indélébile dans l'inconscient, tout en les rendant inaccessibles, à la façon de l'ensevelissement de Pompéi. Le déni (ou démenti) est une deuxième manière d'éliminer les traces ; il intervient non pas sur le souvenir d'un événement, mais sur son réel dont il déforme, falsifie et altère les traces. La troisième façon de nier un événement est de considérer qu'il n'est jamais arrivé : c'est la forclusion, qui en chasse les traces, avant même qu'elles ne s'inscrivent dans le souvenir, hors du visible. Ces trois négations, *Verwerfung*, *Verleugnung* et *Verdrängung* interviennent l'une après l'autre dans la constitution du sujet. Si elles entrent dans la fabrication du texte inconscient, elles peuvent aussi intervenir sur les textes de la culture (au sens freudien de *Kultur*), au niveau collectif. La déformation est le seul accès à l'événement psychique ou social ainsi nié, et le mode d'apparition de ses traces la seule indication de la négation en jeu. Ainsi, ce qu'aura écarté à tout jamais le processus forclusif ne pourra revenir que dans un autre temps (le présent) et dans un autre lieu (tel le réel de l'hallucination). Le démenti se lira dans la censure, le déplacement ou la falsification (*Entstellung*) qu'il fait subir au réel de l'événement dénié (ainsi la découverte de la castration maternelle s'inscrira dans le fétiche, ourlet de la jupe ou petits orteils) : falsification, contemporaine du démenti lui-même, qui apparaît dans un autre lieu que le sien. Quant au refoulement qui réécrit le texte inconscient pour le faire accepter par le préconscient, il voit son contenu

---

<sup>1</sup> Ce texte a été prononcé à Cordoba le 9 août 2016. Une première rencontre publique d'analystes argentins et brésiliens avec des chercheurs, des journalistes, des artistes, ainsi que des rescapés des camps de détention, s'est tenue à Cordoba, le 9 août 2016, sur la question des disparus sous la dictature militaire en Argentine. Cette rencontre fait état de la persistance de la mémoire, quarante ans plus tard.

<sup>2</sup> S. Freud, *L'Homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, p. 115.

(le refoulé) réapparaître sous forme de symptôme dans un autre temps (l'après-coup) mais dans le même lieu (le psychique pour la sexualité, le social pour un événement social). La vérité (historique comme matérielle) ne se déchiffre qu'à travers le faux des déformations qu'elle a subies et qui, paradoxalement, en permettent la survie.

### *Le Moïse de Freud et le démenti*

Traité comme un souvenir dans le cas du refoulement, le traumatisme d'un meurtre est traité comme un réel dans le cas du déni. C'est en déchiffrant les traces littérales de la falsification opérée par la *Verleugnung* sur le texte du compromis de Cadès, que Freud déduit le meurtre de Moïse. Selon sa thèse, Moïse était un égyptien proche d'Akhénaton, fondateur d'une religion monothéiste, qui quitta son pays au moment de l'extinction de la 18<sup>ème</sup> dynastie, avec ses scribes, ses lévites et quelques tribus sémitiques frontalières. Un siècle plus tard, ces tribus venues d'Égypte s'allièrent à des tribus de Midian adorant Yahvé (un petit dieu des volcans) et ils assassinèrent Moïse. Un prêtre de Yahvé prit alors la tête de la tribu midianite et le nom de Moïse : l'alliance des deux tribus se fit à Cadès, et la religion de Yahvé leur devint commune.

Deux traitements opposés (refoulement et déni) ont laissé des traces dans ce texte du compromis, écrit Freud. D'une part, des remaniements l'ont falsifié (*verfälscht*) et mutilé dans le sens de leurs intentions secrètes, et l'ont retourné jusqu'à lui faire signifier le contraire ; d'autre part, il a été l'objet d'une piété pleine d'égards, qui voulait tout conserver, sans se soucier si ces divers éléments s'accordaient ou se détruisaient. Dans les deux cas il s'agit de falsifier l'image du passé. Mais Freud distingue la déformation due au refoulement et la falsification dont use le démenti. La déformation est réservée à la tradition : de la religion de Moïse, il s'était conservé une espèce de souvenir, une tradition peut-être obscurcie et déformée (*entstellt*). Par contre le démenti s'applique à la narration écrite : le compromis de Cadès fut certes fixé par écrit, mais beaucoup de temps s'écoula avant que la narration écrite reconnût qu'elle était tenue de dire rigoureusement la vérité.

Une partie du peuple juif avait vécu le meurtre comme trauma et pour elle a opéré la *Verleugnung* : Moïse, le premier, était un étranger, un égyptien. Pour la seconde partie du peuple juif, restée à l'écart, opère le refoulement dans le cadre fixé par le déni dans la première. Cette partition ouvre une béance qui s'inscrit comme lacune entre la mort de Moïse et la fondation de la religion yahviste à Cadès. Le texte du compromis contient les traces de chacune des opérations d'effacement du meurtre ; il garde ce qui est commun

aux deux parties et rejette ce qui les sépare ; il fallait donc deux modalités de rejet, l'une déformant ce que l'on garde pour le rendre commun, l'autre falsifiant ce que l'on rejette pour justifier le rejet. La nouvelle religion, fixée par le compromis de Cadès, comporte des traces de la déformation due au refoulement de la première (interdit des images), ainsi que des traces de la falsification (le gommage, ou lacune, temporel).

C'est la tradition biblique qui a effectué le gommage du siècle séparant la sortie de Moïse d'Égypte, et l'alliance des compagnons de Moïse, lévites et scribes, à la tribu midianite adorant Yahvé, en cherchant à effacer le laps de temps où fut assassiné Moïse : à effacer donc le meurtre. La falsification opérée sur le meurtre de Moïse n'a pas seulement produit une lacune temporelle, mais un déplacement de la circoncision de l'Égypte à Abraham, ainsi qu'un déplacement de Moïse à Cadès et sa confusion (superposition) avec le prêtre de Yahvé qui reprit son nom. Elle rapproche l'Exode de Cadès pour nier le meurtre, et elle situe le don de la loi au Sinaï et non à Cadès : il s'agit non seulement de nier le meurtre mais d'effacer le compromis lui-même qui reconnaissait le meurtre par son déni même. Seuls les prophètes transmettront oralement les lois mosaïques rejetées du texte officiel — transmission libre de toute déformation puisqu'orale, comme celles des Mères de la place de Mai. Le Dieu juif est infiltré par la religion égyptienne. Et le refus du meurtre par les juifs s'est fait sur le mode du démenti<sup>3</sup>.

Démenti qui opère sur les traces écrites de l'événement. Il s'inscrit dans la lettre du texte biblique comme la trace même du meurtre. L'interdit des images est trace à la fois de la religion monothéiste d'Akhénaton (écriture hiéroglyphique) qui est refoulée, et trace de son reniement pour Yahvé : trace unique de deux religions. La circoncision, « fossile inducteur<sup>4</sup> » dit Freud, est trace d'un déni ; Moïse ne pouvait être circoncis (puisque pas encore « juif »), et en effet le Moïse midianite ne pouvait être circoncis avant Cadès ; par contre la circoncision était généralisée chez les égyptiens. Il y a donc deux Moïse, conclut Freud. Le démenti fabrique le texte, le refoulement son récit. Le réel produit le démenti à son propre endroit, il engendre l'ombre épaisse, la ténèbre, qui portent sur lui. Du réel des camps, appelant terreur ou humanisme, nous viennent toutes sortes de démentis. Le retour de ces démentis a lieu dans l'imaginaire, seule forme représentable, fût-ce dans l'image littérale, d'un retour du réel dans le symbolique.

---

<sup>3</sup> Pour tout ce passage, voir Solal Rabinovitch, *Écritures du meurtre, Freud et Moïse : écritures du père*, « Écriture et *Verleugnung* », Érès, coll. Scripta, 1997.

<sup>4</sup> S. Freud, *L'Homme Moïse...*, *op. cit.*, p. 92.

### *Les disparus*

Peut-on faire l'hypothèse que l'apparition, lors de la dictature militaire en Argentine, du terme de « disparus », fut la forme imaginaire sous laquelle a pu s'introduire dans le langage (S) le réel de la disparition des personnes, réel démenti dans le discours officiel ? Le procédé du pouvoir en place consistait, pour effacer ses propres abus et aberrations, à faire disparaître des personnes : c'est l'opération d'un démenti, dans le réel. Si les personnes sont disparues, les abus et aberrations dont elles ont été l'objet ont aussi disparu. Mais il s'agit ensuite de démentir la disparition des personnes elles-mêmes de leurs corps et de leur existence juridique ; il est dit alors : « ils ne sont ni vifs ni morts ». Négation qui fait disparaître le procédé de disparition lui-même. S'ils ne sont ni vivants ni morts, leur existence est annulée, leurs dates de naissance effacées, ils sont deux fois niés ; les « disparus » n'ont pas existé, donc il n'y a pas eu disparition. Gilou Garcia Reinoso emploie l'expression « tuer la mort<sup>5</sup> ». Le mot « disparus » nie à la fois la vie et la mort, et, les niant, nie l'humanité dont la vie a la mort pour limite. Un mécanisme semblable a eu lieu dans les camps d'extermination en Allemagne nazie : le mot *Tod* y était interdit, non seulement pour nier qu'elle y fût pratiquée, mais pour nier qu'elle le fût sur des êtres humains ; les *Sonderkommandos* devaient désigner les corps des juifs gazés du terme *Stücke* : ni corps, ni humain, ni juif, rien que des bouts, des morceaux, des trucs, des choses, inanimés. Car il ne suffit pas de faire disparaître les corps, il faut aussi nier, dans le langage, dans le symbolique, à la fois leur existence (« les disparus ») et leur humanité (« *Stücke* »). En somme il faut tuer, et qu'il n'y ait pas de morts. Mais pour effacer le meurtre, il faut en outre faire disparaître, effacer, nier non seulement les traces du meurtre mais la mort elle-même.

Ce procédé de disparition de personnes, dit encore Gilou Reinoso, vise la déstructuration subjective, même pour celui qui adhère au procédé. Tuer la mort est la marque de l'omnipotence d'un pouvoir absolu, qui se soutient de la terreur. C'est le silence qui tue la mort, c'est le silence des non-nommés, et le silence sur les non-nommés, qui destitue la vie. Ne pas en parler, c'est faire comme si cela n'était jamais arrivé. Cela peut s'appeler la forclusion : quelque chose n'aura jamais eu lieu.

En même temps que le mot « disparus », sont apparues les Mères de la place de Mai, avec des pancartes, des photos et les noms de leurs enfants disparus. Une possibilité s'offrait de ne pas oublier, de penser aux morts et aux

---

<sup>5</sup> *Les psychanalystes sous la terreur*, Rencontre latino-américaine de psychanalyse à Paris en 1986, responsable Heitor O'Dwyer de Maceido, éd. Rossinante.

disparus. Avec la voix des mères tournant en rond sur la place de Mai le jeudi après-midi, auxquelles ont succédé les grand-mères puis les petits-fils, pouvait triompher la parole contre le pouvoir, et contre la terreur. La contemporanéité de cette apparition avec le procédé officiel de disparition, signe l'opération de démenti fabriquée par la dictature. Une fois encore, le démenti se redoublera : on traita les Mères de folles (*las locas*). Folles, elles n'étaient plus mères, et il n'y avait plus de fils disparus. Le démenti jaillit à nouveau dans le texte officiel, détruisant la mémoire. Dans une version plus actuelle, le pouvoir en place accuse les Mères de corruption, ce qui discrédite leur parole mais qui indique en même temps le déplacement du contenu de l'accusation, le véritable corrompu étant l'accusateur<sup>6</sup>. Est-ce démenti ou forclusion de cette trace vivante du « ni vif ni mort », de cette vérité du nié qui se fait jour dans la voix des Mères ?

### *Disparition de la disparition*

De même que dans *Moïse* deux traitements opposés, refoulement et démenti, ont altéré le texte, deux traitements différents sont intervenus sur la question des disparus ; le démenti inscrit la disparition dans les traces de son opération falsificatrice, qui en sont le seul accès ; la forclusion rejette le texte même de ces traces, ne fût-il fait que de *Stücke*, de bouts de traces. Il est sans doute difficile de distinguer ces deux traitements l'un de l'autre. Si le procédé de disparition des personnes constitua une opération de démenti de leur meurtre, la disparition des traces de cette disparition, qu'elles soient de l'ordre du langage (« disparus », « non-nés », *Stücke*) ou de l'ordre du réel (les Mères de mai), relève d'une forclusion.

Si le réel de l'acte (meurtre) se reconnaît dans les traces de son démenti, sous quelle forme la forclusion de son récit fait-elle retour ? Peut-être que cela ne peut revenir que comme forclusion des traces mêmes du démenti. Nous pouvons nous demander quelles sont les traces que laisse la disparition de la disparition. Non pas l'effroi d'un trauma, mais le silence et la terreur. Cela contraint chacun de nous à devoir penser l'Histoire, et sa propre histoire, comme amputées de « ce qui ne sera jamais arrivé ».

---

<sup>6</sup> Au mois d'août 2016, un procès pour corruption a été intenté contre la fondatrice des Mères de la place de Mai, Hebe Bonafini. Ce même mois d'août, le procès intenté depuis quatre ans contre les bourreaux de la dictature militaire voit sa fin avec la condamnation à perpétuité de vingt-huit tortionnaires.





## Note aux auteurs

La rédaction des *Carnets* vous remercie de bien vouloir respecter ces quelques recommandations quant à la présentation des textes que vous lui adressez :

- Les titres de livres sont à composer en italique (par exemple, *Écrits*, de Jacques Lacan), en revanche les titres d'articles insérés dans un ouvrage sont à composer en romain, avec des guillemets (« Propos sur la causalité psychique », « Remarques sur un cas de névrose obsessionnelle », etc.).
- Les mots en langue étrangère sont à composer en italique (*Verneinung*, *Hilflosigkeit*, etc.).
- Les citations sont à composer en romain, entre guillemets. Merci de penser à vérifier leur exactitude. L'appel de note doit venir avant la ponctuation et le guillemet fermant.
- En ce qui concerne la présentation des notes, celles-ci doivent comporter, en premier lieu, le nom de l'auteur, suivi du titre du livre (ou de l'article, puis de l'ouvrage dans lequel il est inséré), du lieu d'édition, du nom de l'éditeur, de la date de publication, et enfin de la page de référence de la citation (J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. xx. Ou : S. Freud, *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, 1987, p. xx.).
- Il est demandé aux auteurs de proposer des mots-clés, pour faciliter la recherche lors de la mise en ligne des *Carnets*.

Les textes pour les *Carnets* doivent être envoyés à :

Nicole Martin  
E-mail : nicomarq@orange.fr



CARNETS DE L'ÉCOLE DE PSYCHANALYSE  
SIGMUND FREUD

BULLETIN D'ABONNEMENT

Date :

NOM : .....

PRÉNOM : .....

ADRESSE : .....

.....

CODE POSTAL : .....

VILLE : .....

TÉL. : .....

EMAIL :

Abonnement aux *Carnets* pour un an (5 numéros, n° 106 à 110) : 70 Euros.

De préférence, veuillez régler par virement, au **compte bénéficiaire** suivant :

1. Si vous payez depuis la France :

**Iban** : FR76 3006 6106 9100 0107 7740 172

2. Si vous payez depuis l'étranger :

**Iban + Bic de la banque bénéficiaire** : CMCIFRPP.

Paiement à l'ordre de l'EpSF avec en communication :  
abonnement aux *Carnets* + votre nom.

Sinon, joindre un chèque bancaire ou postal à l'ordre de :  
École de psychanalyse Sigmund Freud, les *Carnets*,  
14, boulevard de Clichy, 75018 Paris.

Imprimeur : Vit'Repro  
25, rue Édouard Jacques  
75014 Paris.